

CLÉLIE,
HISTOIRE ROMAINE
Tome 9 - Zenocrate

MADELEINE DE SCUDÉRY



Éditions l'Escalier

Clélie,
histoire romaine

Un roman précieux
par Madeleine de Scudéry

1660

Tome neuvième sur dix
Texte intégral

Zenocrate



L'ensemble des dix tomes de Clélie, histoire romaine, a été publié entre 1654 et 1660, signé par le frère de Madeleine de Scudéry. Celui-ci ne semble avoir participé à l'élaboration de cette œuvre qu'en tant que conseiller (pour les scènes de guerre, notamment), mais il était à l'époque préférable d'être édité sous un nom masculin.

Cette présente édition de 2022 rassemble le texte intégral de ce roman précieux publié en plein âge baroque. Seuls certains termes ont été actualisés (après-dîner pour après-dînée, par exemple) ; et certains aspects de la structure du texte modernisés (comme la présentation des dialogues avec usage de tirets).

Pour le reste (comme pour le féminin de «amour»), rien n'a été changé.

CINQUIÈME ET DERNIÈRE PARTIE LIVRE PREMIER

Pendant qu'Aronce s'estimait le plus malheureux de tous les hommes, il y avait des moments où Horace jouissait de toute la douceur que la gloire peut donner, et même de toute celle que donne l'espérance à un cœur véritablement amoureux. Il avait la joie d'être satisfait de lui, qui est le plus sensible plaisir qu'une personne raisonnable puisse avoir. Il avait rendu un service signalé à sa patrie quoiqu'Aronce l'eût désarmé, sa dernière action le consolait de ce malheur et Clelius lui étant si favorable, il pouvait raisonnablement penser que la fin de la guerre serait le commencement de sa félicité. Car il voyait alors tous les Romains si fortement résolus de se bien défendre, qu'il ne voulait pas se persuader qu'il fût possible à Por-senna de prendre Rome. En quelque lieu qu'il allât, il avait sujet d'être content, excepté auprès de Clélie qu'il trouvait toujours avec une égale insensibilité pour lui. S'il allait dans les rues, le peuple faisait mille acclamations à sa gloire ; s'il allait au temple, il trouvait qu'on y faisait des sacrifices pour remercier les dieux de la grande action qu'il avait faite ; s'il allait au sénat il apprenait qu'on avait ordonné qu'on lui élevât une statue, et il n'y avait enfin que les beaux yeux de Clélie qui lui ôtassent l'espérance que partout ailleurs la fortune lui donnait. Il est vrai que cela suffisait souvent pour troubler toute la douceur que l'espérance lui pouvait donner. En effet, le lendemain de cette grande action qui l'avait rendu si considérable dans Rome, Clelius l'ayant mené chez lui et l'ayant présenté à Clélie, il eut sujet de croire que ce qu'il avait fait n'avait pas changé le cœur de cette belle fille. D'abord, Clelius la regardant et la voyant avec un air assez froid s'emporta contre elle, par un excès d'amour pour sa patrie. « Quoi ? lui dit-il à demi bas avec beaucoup de chagrin, vous osez paraître triste lorsque je vous amène le libérateur de Rome ? Et vous avez l'audace de me faire voir dans vos yeux des marques de l'opiniâtre et injuste passion que vous avez dans l'âme ? »

Clélie entendant parler son père de cette sorte, rougit et baissa les yeux. Si bien qu'Horace ne doutant pas que ce que Clelius lui avait dit bas ne lui eût déplu, il en fut presque marri quoiqu'il jugeât bien que ce qu'il n'avait pas entendu devait être à son avantage. C'est pourquoi s'avançant vers elle, il rompit cet entretien secret. « Souffrez, Madame, lui dit-il voyant que Clelius se retirait, que je vous demande si la frayeur universelle ne fut point hier jusqu'à vous, et si vous eûtes assez de force pour regarder de vos fenêtres cette multitude d'ennemis qui eussent surpris la ville si l'on n'eût rompu le pont par où ils voulaient entrer.

— Vous parlez bien modestement d'une des plus belles actions du monde, répliqua-t-elle, mais pour vous montrer que je ne suis jamais injuste, ajouta cette sage personne, sachez que quoi que vous sembliez être destiné à faire les plus grands malheurs de ma vie, je ne laissai pas de faire des vœux pour vous lorsque je vous vis seul au milieu du pont à soutenir tout l'effort des ennemis. Car enfin je vis tout ce qui se passa en cette grande occasion, et je vis même Aronce défendre aux siens de tirer sur vous lorsque vous étiez dans le Tibre.

— Quand vous n'auriez pas vu cette générosité de mon rival, Madame, reprit Horace, je vous l'aurais apprise, car enfin je vous ai déjà plusieurs fois dit que je cède à son mérite et à sa vertu, et que ce n'est qu'en amour que je lui dispute l'avantage. Et pour vous témoigner, du moins Madame, que je fais tout ce que je puis, sachez que je n'ai présentement interrompu Clelius, que parce que j'ai bien connu qu'il vous parlait aigrement pour l'amour de moi.

— Je l'avoue, répliqua Clélie, et je veux bien avouer encore que vous méritez mon estime et mon amitié. Mais aujourd'hui que je vois que l'espérance s'augmente dans votre cœur, je veux bien vous dire encore une fois, généreux Horace, que vous ne devez pas vous y laisser tromper parce que plus Aronce sera malheureux, plus je serai obligée de lui être fidèle et que plus mon père me persécutera, plus j'aurai de fermeté à lui résister. Car enfin, il m'a donnée à Aronce et je m'y suis donnée moi-même ! Ainsi, il n'y a plus que la mort qui puisse m'empêcher d'être à lui. Et quand même il ne serait plus à moi, je vous l'ai dit cent fois, je ne serais jamais à vous, ni à nul autre. Contentez-vous donc d'être aimé de tous les Romains, jouissez en repos de la gloire que vous avez acquise et ne vous rendez pas misérable pour une personne qui ne peut jamais vous rendre heureux. »

Après cela, étant arrivé du monde, Horace fut contraint de se retirer parce qu'il avait le cœur si pressé, qu'il n'eût pu s'empêcher de montrer une partie de sa douleur. Il fit donc une profonde révérence sans pouvoir rien dire à Clélie, que par quelques regards tristes et amoureux tout ensemble. Au sortir de là, il trouva Émile qui étant malheureux aussi bien que lui, lui sembla assez propre à être le confident de sa douleur. En effet, s'en étant allés ensemble, et Émile ayant remarqué qu'il était fort triste, « D'où vient, lui dit-il, que vous me semblez si mélancolique en un jour où vous ne devriez avoir que de la joie ?

— Hélas Émile, s'écria Horace, c'est en vain que j'ai repoussé les ennemis, car Aronce n'est pas si absolument maître du Janicule dont il s'est emparé, qu'il l'est toujours du cœur de Clélie, et quand la fortune m'aurait fait faire des miracles pour le salut de Rome, je n'en serais pas moins malheureux. Ainsi je puis vous assurer qu'Aronce n'est pas présentement si misérable que moi, n'y ayant

sans doute point de malheur si insupportable que celui qui nous fait voir que ce qui devrait faire notre félicité, fait notre infortune.

— Mais encore, reprit Émile, votre malheur n'est-il pas aussi extraordinaire que le mien ! Clélie aimait Aronce devant que de vous connaître ; elle l'a toujours aimé depuis et vous n'avez jamais pu vous en faire aimer, mais pour moi, infortuné que je suis, j'ai vu la cruelle Valerie ne me haïr pas durant qu'elle a cru qu'Herminius était infidèle et mort ! Cependant, dès qu'elle a su qu'il était vivant et innocent, elle a cessé de m'aimer et elle m'a ôté l'espérance pour toujours.

— Ha, Émile ! reprit Horace, ce que vous dites qui fait votre chagrin, est ce qui devrait faire votre consolation. Car pour moi dans les transports d'amour où je suis présentement, je crois que si Clélie m'avait aimé un jour seulement en toute ma vie, le seul souvenir d'un si grand plaisir suffirait à m'empêcher d'être malheureux le reste de mes jours. Mais lorsque je songe que mon rival est aimé, que selon les apparences il le sera toujours, que je ne l'ai jamais été un seul moment et que je ne le serai peut-être de ma vie, la patience m'abandonne, le désespoir me prend, et je souhaite la mort à chaque instant. Si j'étais encore dans les sentiments où j'étais autrefois, poursuivait Horace, lorsque j'enlevai Clélie, je pourrais aisément porter Clelius à la contraindre de m'épouser. Le peuple, après ce que j'ai fait, approuverait cette violence et le sénat en l'état où sont les choses n'oserait s'opposer à mon bonheur, mais Émile, je connais pour mon malheur que si Clélie ne se donne elle-même, je ne puis vouloir la posséder ; car enfin, c'est le cœur de cette cruelle personne qui peut seul faire ma félicité, mais pour mon infortune il est au pouvoir d'un rival que j'admire malgré moi, pour qui j'ai autant d'estime que de haine, à qui j'ai tant d'obligation, que je ne puis lui nuire sans être ingrat, et qui me donne de si grands exemples de générosité qu'il faut être héros pour le surpasser. Cessez donc de vous plaindre, ou du moins, ne vous plaignez pas autant que moi.

— Encore une fois généreux Horace, reprit Émile, si vous saviez ce que c'est que d'avoir été aimé et ne l'être plus, vous changeriez de sentiments car enfin, on n'a jamais obtenu un favorable regard qui ne fasse naître mille supplices ; on n'a jamais entendu une parole avantageuse qui ne cause alors mille tourments ; et l'opposition du malheur à la félicité fait un si étrange bouleversement dans un cœur amoureux, que l'insensibilité d'une maîtresse n'approche pas de ce que je dis.

— Si j'aimais une personne insensible, reprit Horace, vous auriez raison mais j'aime une personne qui a le cœur tendre, qui sait aimer avec ardeur et avec constance et qui par conséquent, sait résister à tout ce qui s'oppose à l'affection qu'elle a dans l'âme.

— Quand j'ai parlé d'une personne insensible, reprit Émile, j'ai entendu à votre égard seulement, car encore une fois il est plus cruel de n'être plus aimé que de ne l'avoir jamais été,

— Je crois qu'il serait plus fâcheux, reprit Horace, de devenir pauvre après avoir été riche que d'avoir toujours été pauvre, mais il n'en est pas de même en amour, car à mon gré la pensée de n'avoir jamais été aimé, de ne l'être point, et de croire qu'on ne le sera jamais est la plus cruelle et la plus insupportable de toutes celles que l'amour malheureuse peut inspirer. »

Émile répondit encore à Horace, et Horace ne céda pas à Émile. Ainsi ils se séparèrent sans s'être persuadés. Mais pendant que ces deux amants se plaignaient ensemble, il y en avait bien d'autres qui se plaignaient aussi bien qu'eux. Tous les amants de Plotine regardant également Amilcar comme celui de tous qui leur nuisait le plus, ne se haïssaient presque point entre eux, et le haïssaient étrangement, quoiqu'ils n'osassent presque le témoigner. Themiste étant toujours absent et toujours inquiet, se plaignait avec ses amis, Artémidore étant toujours aimé de deux personnes fort aimables, n'était pas peu occupé, Spurius était irrité contre lui-même de n'avoir pu faire plus qu'Herminius, et Mutius ayant autant d'ambition que d'amour, était au désespoir de n'avoir pu garder le Janicule et d'avoir été blessé, car encore que la blessure qu'il avait reçue ne fût pas dangereuse, elle l'obligeait alors de garder la chambre. De sorte que s'abandonnant au chagrin, il pensa tout ce qu'un grand cœur irrité contre l'amour et contre la fortune peut faire de plus difficile pour essayer de vaincre son malheur. Mais comme il avait l'âme trop noble pour chercher des voies qui ne fussent pas honnêtes, il n'imagina rien que de grand et d'héroïque. « Herminius est aimé, disait-il en lui-même, et il mérite de l'être ; Émile est aimable et il n'a pas été haï durant que Valérie a cru qu'Herminius l'avait trahie et qu'il était mort, et Spurius est artificieux, entreprenant, adroit, et fort amoureux. Que ferai-je donc, poursuivait-il, pour vaincre de si redoutables rivaux ? Il faut faire quelque action encore plus extraordinaire que celle d'Horace, ajoutait cet amant affligé, et se signaler si hautement, que mes rivaux n'osent après cela avoir l'audace de me disputer Valérie. Il faut sauver Rome tout d'un coup s'il est possible, aussi bien est-il trop honteux de la voir captive lorsqu'elle se vante d'être libre, et de la voir même plus misérable lorsqu'elle n'a plus de tyran que lorsqu'elle était sous la tyrannie des Tarquin. »

Après cela, Mutius ayant imaginé ce qu'il voulait entreprendre, ne pensa plus qu'à guérir promptement afin d'exécuter le grand dessein qu'il avait dans l'esprit. Cependant, Aronce gardant sa conquête et prenant grand soin de faire encore fortifier le Janicule du côté de Rome, souffrait plus qu'on ne peut s'imaginer car il voyait bien que puisqu'on n'avait pu d'abord surprendre cette fameuse ville, il serait très difficile d'en venir à bout par la force, si ce n'était dans un

temps si long qu'Horace aurait peut être loisir de faire changer de sentiments à Clélie. Ce n'est pas qu'il pût la croire infidèle, mais s'il ne le pouvait croire, il le pouvait craindre, et la gloire d'Horace, l'autorité de Clelius, l'amour du peuple pour son rival, le peu d'apparence qu'il y avait que Porsenna consentît à son mariage, tout cela joint à son absence, fortifiait sa crainte et diminuait son espérance. Il se confiait pourtant assez aux illustres amis qu'il avait dans Rome, et il se faisait quelquefois des consolations secrètes qui lui redonnaient la force de pouvoir supporter tous ses malheurs. Et puis un sentiment de gloire se mêlant à un sentiment d'amour, le soin du siège l'occupait presque tout entier. Ce qui le rendait encore plus malheureux, était qu'il fallait qu'il vît Tarquin et Sextus. Il savait bien que le premier aimait toujours Clélie, et regardant Sextus comme l'ayant aimée, comme la pouvant encore aimer, et comme ayant causé la mort de Lucrece, il le haïssait, le méprisait, quoiqu'il connût bien que c'était un prince qui tout voluptueux et tout injuste qu'il était, avait quelque chose d'agréable dans l'esprit pour ceux qui ne le connaissaient pas bien. Aronce sut même encore par un espion, que pour témoigner plus de reconnaissance à Horace, le sénat lui avait donné une aussi grande étendue de terre que deux taureaux en pourraient enfermer en un jour dans des sillons ; que tous les habitants de Rome lui avaient fait chacun un présent de quelque chose afin qu'il ne pût souffrir nulle incommodité pendant le siège, et qu'Horace en usant généreusement, avait redonné aux pauvres non seulement tout ce qu'ils lui avaient offert, mais encore tout ce qu'il avait reçu des riches. Si bien que le bonheur et la vertu d'Horace lui étant également redoutables, ce prince était très malheureux et ne trouvait nulle consolation que lorsqu'il pouvait aller entretenir un moment la Princesse des Leontins de ses malheurs. Il ne le pouvait pourtant pas souvent au commencement du siège, parce que sa présence était nécessaire en tant de lieux qu'il n'avait presque pas le temps d'aller voir la Reine de Clusium. Cependant, ayant été résolu au conseil de guerre de ne songer plus à prendre Rome par force, on pensa à l'affamer. Pour cet effet, Porsenna fit construire de petits forts de distance en distance, et fit fermer le Tibre au-dessus et au-dessous de Rome, avec des bateaux attachés les uns aux autres par des chaînes. Tous ces bateaux étant défendus par des tours qu'on éleva pour cela aux deux côtés du fleuve, joint qu'il y avait aussi des soldats en plusieurs endroits, qu'on relevait de garde de temps en temps. Ces bateaux servant alors de pont à l'armée de Porsenna, les Tarquiniens passèrent de l'autre côté du Tibre, et étendirent leur camp dans la plaine, après s'être posés en un lieu très avantageux d'où ils pouvaient facilement empêcher qu'on ne portât rien dans Rome de ce côté-là, et d'où ils envoyaient faire le dégât dans tous les environs de la ville. De sorte que Rome était alors enceinte de toutes parts, mais plus elle était pressée, plus les Romains en devenaient courageux. En effet, Herminius voulant se

signaler et trouvant qu'il était honteux de se laisser enfermer, entreprit de faire entrer des vivres dans Rome. Ce n'est pas qu'il crût que ce qu'il pourrait y en amener, pût être capable de la faire subsister fort longtemps, mais c'est qu'ayant un grand esprit, il connut bien qu'il fallait amuser le peuple. Et il avait raison d'en user ainsi, car dès que les passages de Rome furent entièrement fermés, le peuple commença de craindre la faim. Mais bien que cette crainte semblât ne faire qu'augmenter sa haine pour Tarquin, il y avait pourtant sujet d'appréhender que cela ne causât, à la fin, une sédition, parce qu'il est assez naturel aux pauvres de murmurer contre les riches et même assez ordinaire aux riches de n'avoir pas grande pitié des pauvres. Herminius voulant donc prévenir un si grand malheur, dit à Valerius qu'il fallait envoyer vers les peuples voisins, pour obtenir d'eux les choses dont ils avaient le plus de besoin, et que pour lui il s'engageait à faire entrer les convois dans Rome. On fit donc une sortie de nuit afin de pouvoir envoyer vers les peuples du Latium pour les obliger à les secourir. On envoya aussi à Cumes de Campanie, et à Pometie, mais les Latins ne voulurent point prendre parti entre Rome et les Tarquiniens. Ceux de Cumes répondirent ambiguëment, et il n'y eut que ceux de Pometie qui promirent des provisions, pourvu qu'on ne les obligeât à rien davantage qu'à fournir les chariots qui les devaient porter. De sorte qu'Herminius pour s'acquitter de sa parole, sortit de Rome avec des troupes une nuit que la Lune n'éclairait point, et par un chemin détourné que les ennemis ne s'étaient pas avisés de garder, il exécuta heureusement son dessein, et fit entrer un assez grand nombre de munitions de bouche dans Rome. Il est vrai que les ennemis s'en étant aperçus, il y eut un assez âpre combat entre eux et les troupes qui escortaient le convoi, mais la valeur d'Herminius les arrêta si longtemps, que les chariots entrèrent tous dans la ville, sans qu'il en manquât un seul. Ainsi cet illustre Romain après avoir soutenu l'effort des ennemis, aussi longtemps qu'il fallait pour exécuter son dessein, rentra dans Rome à la pointe du jour, à la vue de tout le peuple qui le regarda comme un second protecteur après Horace. Et afin que cela fit plus d'effet dans l'esprit de la multitude, on fit passer tous ces chariots dans les grandes rues, devant que d'aller aux magasins publics. De sorte que durant quelques jours, le peuple murmura moins qu'à l'ordinaire. Mais comme il y avait alors plus de trois cents mille personnes dans la ville, ce secours fut bientôt dissipé, et la cherté des vivres augmentant de jour en jour, les murmures recommencèrent. C'était en vain que Valerius, Clelius, Horace, Herminius et tous les autres tâchaient d'apaiser le peuple, car la peur de la faim et la souffrance présente l'avaient rendu si chagrin que tout ce que l'on résolvait l'irritait. Quand on faisait des sorties, il disait que ce n'était qu'afin de faire tuer des gens et qu'il y en eût moins à nourrir, si l'on n'en faisait point, il publiait qu'il y avait de la lâcheté à se laisser enfermer par un si petit nombre de gens, si l'on ouvrait les magasins pu-

blics, il disait que toutes les munitions seraient bientôt consumées, et que c'étaient des créatures de Tarquin qui donnaient ce conseil-là qui était bien plus dangereux qu'il ne paraissait, si on parlait de les fermer et de garder les munitions publiques pour l'extrémité, il parlait d'aller porter le feu dans ces magasins. Et l'on ne savait enfin quelles mesures prendre, pour rétablir quelque calme dans la ville. Porsenna et Tarquin étant avertis de ce désordre, envoyèrent des hérauts demander à parler au peuple. Ce fut alors que tous les gens sages qui étaient dans Rome appréhendèrent, car ils jugèrent bien que c'était pour faire quelque proposition de paix avec l'intention de faire soulever le peuple si on ne la recevait pas. Si bien que le sénat eut intention de renvoyer ces hérauts sans les entendre. Mais la multitude s'émut de telle sorte, qu'il fallut les écouter et tout ce que l'on put obtenir de ce peuple irrité, fut que ces hérauts n'entreraient point dans la ville, et qu'ils feraient leurs propositions à la porte. Et en effet, ils furent obligés de parler en ce lieu-là. Ils dirent donc tout haut que Porsenna mandait aux Romains que s'ils voulaient être délivrés de la guerre et de la faim, et éviter une ruine indubitable, ils le pouvaient encore, et qu'ils n'avaient qu'à recevoir Tarquin pour être en paix, Porsenna s'engageant à lui faire oublier tout ce qui s'était passé, et à les protéger même contre lui s'il manquait à sa parole. Les consuls tremblèrent à cette proposition, appréhendant que la misère présente n'obligeât le peuple à préférer une honteuse paix à une glorieuse guerre, mais la chose réussit bien mieux qu'ils n'avaient cru. En effet, le nom de Tarquin était si odieux dans Rome que ce que Porsenna fit dire au peuple pour causer une sédition, y rétablit le calme, car à peine ces hérauts eurent-ils parlé, que cette multitude dont les remparts étaient bordés, s'entre-redisant confusément la proposition que lui faisait Porsenna, cria tout d'une voix, « Non ! non ! Il vaut mieux mourir ! Nous mettrons plutôt le feu dans notre ville que d'y recevoir le tyran ! » Et la fureur les transporta de telle sorte, qu'ils eussent tiré leurs flèches sur ces hérauts et violé le droit des gens, si les consuls ne les eussent retenus. Si bien que ces envoyés de Porsenna furent contraints de se retirer et depuis cela, le peuple ne voyant rien à choisir que la guerre ou la tyrannie de Tarquin, se résolut généreusement à la souffrance et endura avec une patience admirable toutes les incommodités du siège. On tint alors un conseil de guerre secret afin de tâcher de faire une entreprise pour rompre ces deux ponts de bateaux qui fermaient le fleuve, car si la rivière eût été libre d'un côté seulement, l'entreprise de Porsenna eût été détruite, et ce prince se fût vu contraint d'abandonner le siège. On avait assez éprouvé que les sorties ne servaient qu'à affaiblir la cavalerie qui était dans la ville, car n'ayant point d'armée en campagne qui eût dessein de la secourir, toutes les sorties étaient inutiles et ne facilitaient pas assez le passage des vivres pour la faire subsister. Si bien qu'il n'y avait qu'à rendre le fleuve libre pour la délivrer. On résolut donc de faire un effort de ce côté-

là, et de faire cette tentative au-dessus de Rome et non pas au-dessous, car par ce moyen les bateaux eussent pu venir commodément en descendant, apporter les choses dont la ville avait besoin, au lieu que de l'autre côté il eût fallu remonter le fleuve. Il est vrai que l'attaque en était aussi plus difficile, mais ayant dessein de mettre de bons rameurs à tous les bateaux destinés à l'attaque, cela n'était pas un obstacle. Themiste qui fut appelé à ce conseil secret, quoiqu'il fût étranger, proposa de mettre le feu aux bateaux ennemis, si on ne pouvait les forcer, et en effet on se disposa à cette attaque. On fit donc remplir deux bateaux de diverses choses combustibles, c'est-à-dire de poix, de soufre, de bitume, et de gommés différentes, et on en choisit cent autres qui furent remplis de soldats déterminés. Chaque bateau avait un homme de commandement, et outre les soldats et les rameurs, il y avait encore des hommes avec des haches, pour rompre et détacher les chaînes qui tenaient les bateaux les uns aux autres. Comme cette entreprise était dangereuse et difficile, tous les braves s'empressèrent pour en être. Mutius qui était presque guéri de sa blessure, demanda la conduite d'un des bateaux ; Themiste, Herminius, Émile, et Spurius en firent chacun autant ; Artemidore et Merigene furent en même bateau, Amilcar fut dans celui d'Herminius, Zenocrate en commanda un en son particulier, où Octave voulut être. Horace eut la conduite d'un des bateaux enflammés qui était attaché au sien, et Herminius eut soin de conduire l'autre, quoique Mutius eût fait toutes choses possibles pour avoir cet emploi. Damon, Sicinius, Acrise, et plusieurs autres braves furent dispersés dans tous les bateaux. Cependant, quoique l'on eût apporté un grand secret à cette entreprise, les ennemis la surent, et se préparèrent à être attaqués. Mais comme ils ne purent découvrir si on les attaquerait au-dessus ou au-dessous de Rome, ils furent obligés de partager leurs forces, et en effet, pour les mieux tromper, on fit une fausse attaque du côté qu'on ne les voulait pas forcer. Comme les Toscans et les Tarquiniens avaient construit de petits forts aux deux bouts de ce pont de bateaux qui fermait le fleuve et qui servait à la communication des quartiers de leur armée, cela rendait sans doute l'attaque des Romains plus difficile, mais quelque difficile qu'elle fût, elle fut résolue, et toutes choses étant prêtes pour cela précisément à minuit, tous les bateaux destinés aux deux attaques commencèrent de voguer. Ceux qui devaient faire la fausse attaque s'avancèrent pourtant les premiers, afin d'attirer les forces ennemies de ce côté-là, et un quart d'heure après, les autres voguant avec ordre et occupant presque toute la largeur du fleuve à divers rangs, furent affronter les ennemis avec d'autant plus d'espérance de vaincre qu'ils savaient qu'Aronce n'était pas de ce côté-là, se réservant à se servir de leurs brûlots, selon le besoin qu'ils en auraient. Mais comme on voit toujours un peu plus clair la nuit sur les rivières que sur la terre, les Toscans aperçurent confusément ceux qui les venaient attaquer et se préparèrent à se bien défendre. De sorte que le pont de ba-

teaux, et les deux petits forts qui le défendaient se trouvèrent bordés de gens de guerre et principalement des gens de trait qui voyant les Romains à la portée de leurs flèches, tirèrent avec tant d'impétuosité, que la multitude des traits fit en cet endroit une obscurité plus grande que celle de la nuit. Mais comme ils tiraient au hasard, cette première décharge n'eut pas grand effet, et n'empêcha pas les Romains d'aborder le pont avec des cris si fiers qu'ils semblaient être un présage de la victoire. Tous les bateaux en approchant de ceux qui soutenaient le pont des Tarquiniens, s'y accrochèrent et après s'être accrochés, plantèrent de petites échelles par où les soldats essayaient de monter sur le pont, durant que les travailleurs faisaient ce qu'ils pouvaient pour rompre à coups de hache ce qui faisait la liaison des bateaux du pont ennemi. D'autre part, Horace et Herminius qui étaient les principaux chefs de cette entreprise, furent attacher leurs brûlots au milieu du pont, malgré la résistance des ennemis, et après avoir laissé un feu caché dans ces bateaux qui devait éclater tout d'un coup dès qu'ils se seraient retirés, l'un prit à la droite et l'autre à la gauche, pour encourager les leurs à se rendre maîtres du pont, et pour essayer eux-mêmes d'y monter, ce qui n'était pas aisé, car le pont étant tout bordé d'ennemis l'épée à la main, ils les repoussaient avec impétuosité ou dans leurs bateaux, ou dans le fleuve. Mutius, Artemidore, et Merigene montèrent deux fois sur le pont, et deux fois furent repoussés dans leur bateau. Acrise tenant une planche du pont et étant prêt d'y monter fut blessé à la main droite, Zenocrate y monta aussi courageusement, mais comme ceux qui le suivaient furent jetés dans le fleuve, il se trouva seul parmi plusieurs ennemis, qui le saisissant, le jetèrent de l'autre côté du pont, après qu'il en eut blessé deux ou trois. Mais comme il ne perdit ni le cœur, ni le jugement, il repassa en nageant l'épée à la main par-dessous le pont des ennemis, et fut se rejeter dans un des bateaux pour retourner à l'attaque. Amilcar étant monté sur le pont, et se voyant seul des siens en cet endroit, contrefit le Toscan, et fut assez heureux pour se pouvoir rejeter dans le bateau d'Herminius, sans être pris par les ennemis. Horace fut repoussé jusqu'à quatre fois, Spurius pensa être noyé, Émile pensa l'être aussi, et Herminius fut si heureux qu'il fit rompre un des bateaux ennemis, dans le même temps que les brûlots faisant leur effet, embrasèrent tout d'un coup le milieu du pont, qui n'étant que de planches et de fascines, fut bientôt en état d'être consumé. Ce fut alors qu'on entendit un bruit effroyable, car les Romains jetèrent mille cris de joie, et les Toscans au contraire mille cris tumultueux, qui firent connaître leur étonnement, car ce feu ayant pris au milieu du pont, leur ôtait la communication d'un côté à l'autre, et ouvrait le passage à un grand convoi qu'ils savaient qui était préparé dans des bateaux sous les murs d'une petite ville très forte, où les Romains savaient qu'était le secours qu'ils attendaient. Et en effet, les choses avaient été exécutées si justes que ce convoi était déjà assez proche lorsque

le milieu du pont fut embrasé. De sorte que dès que ce feu qui était mêlé de soufre et de bitume, eut commencé de détruire le milieu de ce pont, Horace et Herminius firent aisément achever de rompre autant de bateaux qu'il fallait pour faire passer aisément ceux qui portaient les munitions car ceux qui étaient destinés à cela, écartèrent avec de grands crochets ces bateaux embrasés qui se séparèrent les uns des autres et qui suivant alors le cours de l'eau, s'en allèrent vers Rome se détruisant peu à peu et couvrant tout le fleuve d'un débris enflammé, qui avait quelque chose de terrible. Cependant, dès que le passage fut ouvert par la flamme, on cessa l'attaque du pont, n'y ayant nulle apparence de songer à attaquer les deux forts, et ne s'agissant alors que de faire entrer le convoi. En effet, dès que le fleuve fut libre, au premier signal qui en fut donné tous les bateaux se rassemblèrent et la moitié suivant Herminius fut au-devant du convoi, et l'autre moitié commandée par Horace demeura à garder le passage. Ce fut alors que les ennemis firent pleuvoir une grêle de dards, et sur ceux qui étaient demeurés à le garder, et sur ceux qui escortaient le convoi. À mesure qu'ils approchèrent, comme il y avait encore quelques bateaux au pied des petits forts qui étaient aux deux bouts du pont, les plus braves d'entre ceux qui étaient à cette occasion se jetèrent dedans, et furent pour chasser les Romains de cet endroit. Et en effet, comme ils étaient favorisés des leurs qui étaient encore l'épée à la main sur les deux bouts de ce pont rompu, dont ils avaient à la fin arrêté le feu, Horace n'étant pas maître de ceux qui conduisaient les bateaux, fut contraint d'abord de laisser occuper le passage du fleuve aux bateaux ennemis. Si bien que quand Herminius revint avec le convoi, il trouva qu'il y avait encore à combattre pour passer. La pointe du jour commençait de paraître alors, et précisément en ce temps-là, le Prince de Messene étant venu pour soutenir Titus qui conduisait ceux qui combattaient, parut l'épée à la main sur le bout de ce pont. Comme il reconnut Themiste dans un des bateaux qui étaient avec Horace, il se jeta dans un de ceux qui occupaient le passage, cherchant en cette occasion son ennemi particulier au milieu des ennemis du parti qu'il avait choisi. Themiste de son côté l'ayant reconnu, fit avancer son bateau plus près qu'il n'était, et par une action menaçante, lui témoigna qu'il était bien aise de le voir en un lieu où il pouvait lui témoigner qu'il était plus digne de Lindamire que lui. Les choses étant en cet état, Herminius à la tête de l'escorte du convoi parut, car Horace avait été contraint par l'avis de tous les chefs d'attendre à faire le grand effort contre ceux qui défendaient ce passage, qu'ils pussent être attaqués des deux côtés. Et en effet, Horace et Herminius s'avancant également suivis d'autant de bateaux qu'il en fallait pour occuper ce passage, furent les aborder l'épée à la main. Ce fut alors qu'il se fit un combat terrible, car des forts et des deux côtés du pont rompu, il y avait une grêle de traits qui tombait et sur Herminius et sur Horace. Mais sans songer inutilement à se garantir d'un

péril qu'ils ne pouvaient éviter qu'en abandonnant leur entreprise, ils pensèrent seulement à vaincre ceux qui leur faisaient obstacle. Horace sauta dans un bateau que Telane défendait, Herminius dans un autre, et Themiste, et le Prince de Messene ayant un égal dessein, l'exécutèrent si juste que dans le même temps que Themiste sauta l'épée à la main dans le bateau du Prince de Messene, le Prince de Messene passa dans celui de Themiste. Comme ils s'aperçurent de leur erreur, ils voulurent retourner chacun dans leur bateau, mais en voulant y repasser ils se saisirent l'un l'autre et tombèrent tous deux dans l'eau. En tombant, ils se séparèrent par leur propre poids, et comme ils savaient tous deux nager, dès qu'ils eurent la tête hors de l'eau, ils se virent, se cherchèrent, et se portèrent même quelques coups, et cet étrange combat eût apparemment été funeste à tous les deux, si un bateau romain ne se fût approché de ces deux rivaux. Dès que le Prince de Messene le vit, il voulut songer à s'empêcher d'être pris et commença de nager vers un des forts, mais il se trouva alors qu'ayant reçu une légère blessure à la main droite, son épée lui échappa, de sorte que Themiste le voyant sans arme et voyant couler le sang de son ennemi, ne voulut pas le tuer en cet état, et étant rentré dans le bateau qui venait à son secours le laissa aller au bord du fleuve, où il fut reçu par ceux de son parti. Cependant, Horace et Herminius secondés de tous les autres braves, malgré l'effort des Tarquiniens coulèrent deux bateaux à fond, tuèrent presque tout ce qui était dans les autres, et furent enfin alors si absolument maîtres du passage qu'ils firent passer tout le convoi. Ils eussent bien voulu pouvoir le garder toujours, mais il n'y avait pas moyen, car les ennemis occupant encore les forts, et les deux bouts de ce pont, ne les eussent pas soufferts en cet endroit. De sorte qu'il fallut qu'ils se contentassent de mener ce convoi à Rome, qui était encore plus considérable par la joie et par l'espérance que cela donnait au peuple, que par le secours effectif qu'il apportait à la nécessité publique, car en ces occasions, la multitude agrandit toujours les choses, et ne porte pas sa prévoyance jusqu'à détruire le plaisir que lui donne un secours présent. Cette flotte victorieuse revint donc à Rome, et y fut reçue avec mille acclamations, il en avait coûté la vie à quelques soldats, et il y avait même eu quelques gens de qualité blessés. Spurius avait eu un coup de trait qui lui avait effleuré l'épaule ; Damon avait eu un coup l'épée au côté ; Horace avait reçu une légère blessure au-dessous de l'œil droit, et Meleagene à un bras. Mais après tout, cette victoire n'avait pas été sanglante, et cette action était d'un grand éclat. Pour la faire mieux valoir au peuple, on en rendit grâces aux dieux dans tous les temples, on diminua le prix des vivres, on lui distribua une partie des provisions qui étaient entrées dans la ville, et on lui fit espérer qu'il viendrait encore bientôt d'autres convois par terre. Cependant, ceux qui avaient fait la fausse attaque n'avaient pas été aussi heureux que les autres et s'étaient même trouvés forcés à combattre

plus qu'ils n'avaient pensé, car Aronce s'étant trouvé de ce côté-là parce qu'on avait cru que ce serait le plus dangereux, avait été avec des bateaux armés au-devant d'eux, et les avait repoussés si vigoureusement qu'ils avaient été contraints de retourner vers Rome. Il avait même pris deux de leurs barques, mais comme il sut par les prisonniers qu'il fit que la véritable attaque ne serait pas de son côté, un sentiment de gloire lui fit regretter de n'être pas à l'endroit le plus dangereux. Un moment après pourtant, un sentiment d'amour fit qu'il ne fut pas trop mari de ne pouvoir être accusé par Clélie d'avoir contribué par sa valeur à augmenter une nécessité qui pouvait aller jusqu'à elle, en empêchant les vivres d'entrer à Rome. Mais comme il ne cherchait qu'à lui donner de ses nouvelles, et qu'il ne pouvait pas aller où le combat se faisait puisque Rome était entre lui et le lieu où cette occasion se pouvait trouver, il écrivit un billet dans ses tablettes, et donna la liberté à celui qui commandait un des bateaux, qu'il reconnut pour être parent de Clelius, à condition qu'il les donnerait à Clélie. Et en effet, à son retour à Rome il tint sa parole à Aronce et fut porter la lettre de ce prince à cette illustre Romaine, qui y trouva ces paroles :

ARONCE À CLÉLIE

Puisque la fortune n'a pas voulu que j'aie eu aujourd'hui nulle part au danger de cette journée, sachez du moins que c'est toujours avec regret que je combats contre Rome, et que vous êtes cause que je me console plus aisément de perdre une occasion d'honneur, parce que je songe bien plus à vous donner des marques d'amour, qu'à donner des marques de courage à toute la Terre. Les prisonniers que je vous renvoie vous diront combien je respecte tout ce qui appartient à Clelius, c'est tout ce que vous peut dire un prince qui a le malheur d'être dans une armée ennemie de Rome et qui est assez fidèle pour vous adorer au milieu de vos ennemis.

Cette lettre donna de la joie à Clélie mais elle augmenta sa persécution, car Clelius l'ayant su, lui dit qu'elle avait eu tort de la recevoir, qu'il ne pouvait plus y avoir d'intelligence innocente entre elle et Aronce, puisqu'il le lui défendait et que Rome ayant tous les jours plus d'obligation à Horace, il fallait qu'elle le regardât comme devant infailliblement l'épouser à la fin de la guerre. Clélie répondit à ce que Clelius lui dit avec sa constance accoutumée et sans rien dire qui choqua le respect qu'elle devait à son père. Elle ne dit pourtant rien qui pût blesser la fidélité qu'elle avait promise à Aronce. Cependant, pour entretenir l'espérance dans l'esprit du peuple qui s'affligea de savoir que les ennemis avaient rebouché le passage du

fleuve, on faisait fort souvent quelque sortie sur les ennemis, on mena aussi un jour les troupeaux hors de la ville pour faire voir aux assiégeants qu'on ne manquait de rien, et pour faire voir aussi au peuple que la ville n'était pas si resserrée. Joint que Publicola eut encore intention d'attirer par cette ruse les ennemis au combat, s'imaginant qu'ils sauraient bientôt que les troupeaux devaient sortir de Rome, car il y avait tous les jours quelques esclaves infidèles qui sortaient de la ville et s'allaient rendre au camp des ennemis. Publicola commanda donc Herminius avec un petit nombre de gens déterminés, pour s'aller mettre en embuscade le long du grand chemin des Gabinien dans un petit bois qui n'était qu'à deux milles de la ville, et ordonna à Spurius qui était accompagné d'une troupe de jeunes gens armés légèrement, de demeurer à la porte Colline, jusqu'à ce que les ennemis l'eussent passée afin de pouvoir leur couper chemin. D'autre part, le second consul sortit par une autre porte et gagnant le mont Celium avec de l'infanterie seulement, il parut le premier aux ennemis avec les enseignes romains, afin de les attirer au combat. Et en effet, Tarquin qui avait son quartier de ce côté-là ayant déjà envoyé ses fourrageurs pour tâcher d'enlever ces troupeaux, commanda d'autres troupes pour les soutenir, qui furent où on les envoyait avec toute l'impétuosité de gens qui espèrent faire un grand butin. Mais Herminius ne les vit pas plutôt avancés que les chargeant vivement il les poussa vers le second consul. Les Tarquiniens se resserrèrent alors, et s'animant à bien combattre firent tête des deux côtés. Mais au même instant s'élevant un grand bruit vers la porte Colline et vers la porte Neuie, ils connurent qu'ils étaient enveloppés de toutes parts, si bien que perdant cœur tout d'un coup, ils se débandèrent et furent tous pris ou taillés en pièces. De sorte que le peuple voyant rentrer les prisonniers, et ensuite revenir ses troupeaux, s'en réjouit avec excès, sans considérer que la ville n'en était pas mieux munie qu'auparavant. Mais les consuls, Clelius, Horace, Herminius et tous les autres Romains, voyaient bien que ce petit avantage n'avait rien de décisif, et qu'à moins que de prendre les forts qui gardaient le pont qu'ils avaient rompu et que les ennemis avaient refait, il était impossible de rendre le fleuve libre de ce côté-là, et que par conséquent Rome ne pourrait subsister longtemps. Ils prirent donc la résolution de faire un grand effort pour cela, mais ils la prirent avec beaucoup de secret, afin de pouvoir, s'il était possible, surprendre les ennemis. Ils jugèrent même à propos de différer de quelques jours l'exécution de ce dessein pendant lesquels il ne se passa rien de fort considérable ni dans le camp de Porsenna, ni dans Rome. Cependant, Aronce faisait toutes les choses où l'honneur l'obligeait, et n'avait nulle consolation que celle que lui donnait la conversation de la Princesse des Leontins, et de la généreuse Melinthe. Le prince Titus était aussi toujours fort dans ses intérêts et Telane s'acquittant bien de la promesse qu'il avait faite à Octave, lui rendait tous les offices qu'il pouvait. Pour Tarquin, le soin de re-

monter sur le trône l'occupait tout entier ; Sextus vivait à son accoutumée, c'est à dire aussi voluptueusement au camp que pendant la paix, la fière Tullie agissait continuellement à Tarquinies pour avancer le dessein de Porsenna qui prétendait avoir la gloire de forcer les Romains à recevoir un roi de sa main. Mais quoique la guerre soit une grande affaire qui occupe tout le monde, jusqu'à ceux mêmes qui n'y vont pas, on ne laissait pourtant pas de voir encore à Rome des gens qui se divertissaient, et la guerre et l'amour ont une telle sympathie, qu'ils naissent quelquefois l'une par l'autre, et souvent subsistent ensemble sans se détruire. On ne laissait donc pas de voir bonne compagnie et chez Domitia, mère de Valérie, et chez Sulpicie, et chez Berelise, et chez Cefonie, et en plusieurs autres maisons de qualité, et tous les amants quelques braves qu'ils fussent, trouvaient toujours lieu d'aller faire quelques visites à leurs maîtresses. Ceux mêmes qui n'avaient point d'amour et qui avaient de l'esprit, et de l'esprit enjoué, se divertissaient assez souvent des malheurs d'autrui. En effet, Amilcar trouvait son plaisir à cent choses qui avaient pourtant quelque tristesse en elles-mêmes. Damon lui en fournit un sujet assez ample, car encore qu'il haït fort Amilcar depuis qu'il s'était aperçu qu'il s'était moqué de lui lorsqu'il avait fait semblant de se souvenir de ce qu'il disait avoir été, il ne laissait pas de croire qu'Amilcar était de la secte de Pythagore, et que c'était qu'il n'avait pas la force d'avouer publiquement une opinion qui n'était pas la plus générale. De sorte qu'étant fort mal de la blessure qu'il avait reçue à l'attaque du pont des Tarquiniens, et croyant mourir, quoique ceux qui le pensaient ne le crussent pas, poussé par un zèle de la secte dont il était, il envoya prier Amilcar de l'aller voir, car un des principaux préceptes de Pythagore était de ne dormir jamais avec la haine dans le cœur. De sorte que comme Damon avait passé plusieurs jours et plusieurs nuits sans pouvoir cesser de haïr Amilcar, il voulut le voir devant que de mourir pour se réconcilier avec lui, et pour le prier puisqu'il croyait qu'ils étaient de même secte, de n'en faire point un secret et de soutenir cette importante vérité, souhaitant passionnément de se pouvoir souvenir de lui quand son âme serait passée dans un autre corps, comme il croyait qu'elle y passerait bientôt. Amilcar eut d'abord pitié de la préoccupation d'un homme qu'il voyait en effet être fort malade. Mais n'ayant aucune espérance de l'en guérir, il lui répondit comme il le voulait. Cependant, lorsqu'il fut hors de sa chambre, que cet objet de compassion ne fut plus devant ses yeux, et qu'il sut par ceux qui traitaient Damon, que quoiqu'il en crût il ne mourrait pas, son humeur enjouée ne pouvant pas laisser échapper un si ample sujet de se divertir, il composa la nuit un dialogue entre lui et Damon, qu'il envoya à Plotine le lendemain par une personne inconnue. Lorsque Plotine reçut ce paquet, Valérie, Berelise, Clidamire, Herminius Anacreon, étaient dans sa chambre. Comme elle n'en connut pas l'écriture car Amilcar avait fait écrire ce qu'il avait fait par un des

siens, elle s'imagina que c'était peut-être quelque chose qui devait servir à sa reconnaissance, et lui apprendre qui elle était. De sorte que se levant pour l'ouvrir, et se retirant vers les fenêtres, elle fut bien surprise de lire d'abord ces paroles : Dialogue de Damon malade et d'Amilcar qui se porte bien. Ce bizarre titre fit rire Plotine de telle sorte, qu'Anacreon lui dit qu'elle serait fort injuste si elle privait la compagnie d'une lecture qui lui donnait tant de joie. « Je vous assure, reprit-elle, que ce n'est pas mon dessein car à mon avis le plaisir qu'aura la compagnie à voir ce que l'on m'envoie augmentera celui que j'en recevrai. »

Et en effet, Plotine s'étant remise à sa place, après avoir prié ceux qui l'avaient écouter de ne l'interrompre point, commença de lire ce qui suit avec cet air fin et agréable qui l'accompagnait toujours.

Dialogue de Damon malade et d'Amilcar qui se porte bien.

AMILCAR : D'où vient que tu m'as envoyé quérir ? Ne suis-je pas ton rival et par conséquent ton ennemi ?

DAMON : Hélas ! Quand on est sur le point de mourir, et peut-être de devenir grue dans un moment, on n'a plus la force de haïr personne, car enfin Amilcar je puis éprouver ce destin si les dieux le veulent et si Pythagore ne s'est point trompé.

AMILCAR : Comme je crois que les grues sont saines, car à mon avis ce sont des oiseaux qui ne se tourmentent guère des affaires de ce monde, j'aimerais bien autant être grue en santé que d'être Damon malade, mais quoiqu'il en soit, pourquoi m'as-tu fait venir ici ?

DAMON : Pour te conjurer de vouloir cesser de railler de la doctrine du plus grand philosophe qui sera jamais puisqu'aussi bien suis-je persuadé que tu es de son opinion, et que ce n'est que par une fausse honte que tu n'oses l'avouer sérieusement.

AMILCAR : Mais que t'importe que je croie ce que tu crois ou que je ne le croie pas ?

DAMON : C'est que je voudrais bien être assuré de laisser un amant pythagoricien à Plotine, afin qu'il pût lui persuader une vérité aussi importante qu'est celle de la métempsychose.

AMILCAR : Eh ! comment voudrais-tu que je lui persuadasse qu'elle a peut-être été cigogne, qu'elle peut devenir biche, qui sont des choses difficiles à croire quand on n'y est pas accoutumé, moi qui ne puis lui persuader que je l'aime éperdument quoiqu'il soit assez vraisemblable qu'un homme qui a les yeux bons, l'esprit délicat et le cœur sensible, aime la plus charmante personne du monde ?

DAMON : Sois du moins assez généreux pour persuader à Plotine, que si les dieux écoutent mes prières, mon esprit passera dans le corps de quelque joli petit chien qui puisse la divertir, quand même elle devrait le recevoir de ta main.

AMILCAR : Si je pouvais te reconnaître en cet état-là, je me garderais bien de te donner à ma maîtresse car tu aurais bien la mine de conserver la haine d'un rival sous la figure d'un chien et de me mordre comme un enragé si je voulais seulement baiser le bord de sa robe.

DAMON : Hélas ! que puis-je donc souhaiter de devenir pour être encore une fois auprès de Plotine ?

AMILCAR : En effet je t'y trouve assez empêché, tu ne peux selon les apparences te revoir une autre fois son amant, quand même le moment qui suivrait ta mort serait le premier de ta seconde vie, car dans cinq ou six lustres d'ici tu serais son amant tout neuf quelle mépriserait fort et puis elle fait aujourd'hui si peu de cas de sa beauté qu'il est croyable qu'elle l'estimerait encore moins alors. Mais si tu m'en crois, désire de devenir souris et d'être caché dans son cabinet. J'ai fait autrefois une métamorphose de souris en femme, fais-en une d'amant en souris.

DAMON : Mais tu ne songes pas qu'elle ne m'aimerait point et qu'elle ferait même tout ce qu'elle pourrait pour me faire prendre ?

AMILCAR : Tu as raison et j'ai tort, ce n'est pas qu'à l'exemple d'une souris dont je t'ai déjà parlé qui rongerait autrefois les poulets de Mars, tu ne pusses avoir assez de plaisir à ronger tous les billets doux qu'on lui écrirait et principalement les miens.

DAMON : Je l'avoue, mais après tout je ne trouve point mon compte à être souris.

AMILCAR : Il est assez difficile de trouver son compte à être bête auprès de Plotine.

DAMON : J'aimerais pourtant mieux être un pauvre petit animal caressé, que d'être un amant maltraité.

AMILCAR : Chacun à son goût, mais enfin à quoi te ré-souds-tu ?

DAMON : À mourir sans savoir ce que je voudrais devenir pour servir encore de quelque chose à Plotine.

AMILCAR : Ne te mets pas davantage en peine de cela car je te jure avec toute la sincérité d'un rival, que quoi que tu puisses devenir, je te ferai servir au divertissement de Plotine, toutes les fois que je lui parlerai de tes opinions pythagoriques. Après cela meurs avec joie, puisqu'il ne

peut y avoir rien de plus agréable pour toi, après l'avoir importunée pendant ta vie, que de servir après ta mort au plaisir de la plus belle de la plus aimable qui fut jamais.

— Il faut avouer, dit Plotine en riant, qu'Amilcar n'est pas trop sage car c'est assurément lui qui a fait cette folie,

— Dites plutôt qu'il est agréable, reprit Valerie, et qu'il a l'esprit ingénieux et divertissant, car enfin si Damon n'a pas dit ce qui est dans ce dialogue, il l'a pu dire, de l'humeur dont je le connais.

— Il est vrai, répliqua Herminius, qu'un homme qui a pu croire qu'Amilcar se souvenait d'avoir été phœnix, pourrait avoir dit tout ce qu'on lui fait dire.

— Et de grâce, dit Berelise à Plotine, donnez-moi une copie de ce dialogue,

— Je demande la même chose, ajouta Clidamire, et je m'offre de l'écrire à l'heure même. Il faut demander à Amilcar s'il y consent, répliqua-t-elle en le voyant entrer, car il a sans doute plus de droit que moi à ce que vous me demandez,

— Je ne pense pas que cela puisse être, reprit-il, quoique je ne sache pas de quoi vous parlez.

— Nous parlons, répliqua-t-elle, du plaisant dialogue de Damon malade et d'Amilcar qui se porte bien.

— Ha ! pour cet Amilcar dont vous parlez, reprit-il, je vous assure que je ne le connais point, et que grâce à vos beaux yeux celui qui vous parle est plus malade que Damon,

— Comme votre mal ne paraît pas, répliqua Plotine, il n'est pas aisé de vous croire. Souffrez donc s'il vous plaît, que je vous prenne pour Amilcar qui se porte bien, qui a fait dire mille folies à Damon, et qui seul peut m'accorder la permission de donner une copie à Berelise du dialogue qu'il a fait. »

Amilcar dit alors qu'il était vrai qu'il avait eu un entretien avec Damon qui méritait d'être écrit, mais il voulut nier d'avoir rien envoyé à Plotine. Il est vrai que ce fut en vain, car toute la compagnie lui soutint si hardiment que c'était lui, qu'il ne put plus se défendre. « Et bien donc, Madame, dit-il à Plotine, puisque vous voulez que j'aie fait le dialogue dont il s'agit, j'y consens, car je suis le plus complaisant de tous les hommes.

— Puisque cela est, dit Berelise, vous me donnerez une copie de ce que vous avez fait,

— Si Damon meurt, reprit Plotine, j'y consentirai, mais s'il ne meurt pas, je crois qu'il sera bon que cette folie ne coure point par le monde, de peur qu'à la fin il ne se fâche tout de bon.

— Au contraire, reprit Amilcar, s'il meurt il faut qu'elle meure avec lui, mais s'il échappe, comme ceux qui le traitent le croient, je ne m'en soucie pas qu'on la voie, car puisque Damon est d'une secte où il n'est pas permis de dormir avec de la haine dans le cœur, il ne me fera pas grand mal.

— En vérité, dit Valerie, je pense qu'il est bon soit que Damon meure ou ne meure pas, de ne donner point de copie du dialogue d'Amilcar quoiqu'il soit fort agréable.

— Ha Valerie ! reprit Berelise, votre bonté va trop loin, et c'est bien assez de dire seulement qu'il ne faut pas faire courir cette agréable bagatelle, mais ce serait trop de dire qu'il ne la faut donner à qui que ce soit, puisque les jolies choses ne se font point pour n'être pas vues.

— Non, répliqua Amilcar, mais les folles choses comme celle dont il s'agit, ne doivent pas être publiques.

— Mais quand on en donne une copie à une personne discrète qui promet de ne la prêter point, et qui jure d'être fidèle, reprit Berelise, ce n'est pas publier ce qu'on lui confie.

— Tout le monde est plein, répliqua Plotine, de ces discrètes personnes qui promettent tout et qui ne tiennent rien de ce qu'elles ont promis.

— Ha ! pour moi, dit Berelise, je ne suis pas de ce nombre, et l'on ne peut pas être plus exacte que je le suis.

— En mon particulier, dit Clidamire, quand il ne s'agit que de vers, de chansons, de semblables choses je me laisse quelquefois persuader de les montrer, quoique j'aie promis de ne les montrer pas, parce que la plupart du temps je crois que ceux qui font un si grand secret de ces sortes de bagatelles, ne le font que pour les faire trouver meilleures.

— Toutes ces petites infidélités-là, reprit malicieusement Berelise, sont une forte disposition à de plus grandes.

— Je suis de l'avis de Berelise, répliqua Herminius, et c'est pour cela que je trouve qu'il faut s'accoutumer à être exact, lors même qu'il ne s'agit que de petites choses.

— Tout de bon, dit Amilcar, il y a plus de peine qu'on ne pense à garder un secret de bagatelles, car pour ces gros secrets sérieux, ajouta-t-il, tous les gens qui ont un peu d'honneur, ou seulement un peu de prudence, les gardent. Mais pour des secrets de vers, de chansons, de dialogues ou de plaisantes nouvelles, on a bien de la peine à ne les révéler pas à quelqu'un. Je confesse pourtant que c'est une assez dangereuse chose que de donner des copies de vers ou de lettres, lorsqu'on ne veut pas qu'elles courent. Car moins vous avez d'envie qu'on les voie, et plus on les montre, et ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que ces copies passent par des mains ignorantes qui changent et qui gâtent le sens des copies qu'elles font. Je me souviens d'un

jour que j'avais fait une chanson que je ne voulais pas qui courût alors, je la donnais pourtant à une dame qui me promit de ne la montrer à qui que ce soit, le premier couplet était comme je m'en vais vous le dire si ma mémoire ne me trompe :

*La raison et l'amour sont toujours en querelle
Lorsque l'on est bien avec lui
L'on est toujours mal avec elle,
Mais qui vit sans amour n'est jamais sans ennui.*

Cependant cette fidèle amie qui devait ne montrer ma chanson à personne, la donna en secret à une amie qu'elle avait, cette amie à un amant, cet amant à une autre maîtresse, (car je ne suis pas seul au monde qui ait plus d'une maîtresse à la fois), cette maîtresse à une parente qui chantait bien, et cette parente un maître qui lui montrait la musique, qui y fit un air à l'heure même. Mais comme ce misérable couplet avait passé par plusieurs mains, il était si défiguré que je ne pensai jamais le reconnaître. Voici comme une belle stupide le chantait :

*Le destin et l'amour sont toujours en querelle
Lorsque l'un est bien avec lui
L'autre est toujours mal avec elle,
Mais qui rit sans sujet est toujours sans ennui.*

— Tout de bon, dit Plotine en riant, je pense que j'aime bien autant le couplet galimatias que l'autre, car ce dernier vers me semble tout à fait plaisant.

— Puisque cela est, dit Amilcar, je consens que l'on donne le dialogue, car peut-être le changera-t-on aussi à propos pour vous divertir, que le couplet de ma chanson qui me surprit pourtant fort lorsque je vis cette belle ignorante qui le chantait, et qui le trouvait le plus joli du monde.

— Il est vrai, répliqua Anacreon, que cette aventure est cruelle. En mon particulier je me souviens que j'avais un jour fait une ode où je parlais d'abord à une hirondelle, et comme cet ouvrage eut le bonheur de plaire, on en parla assez à la cour de Polycrate où j'étais alors, et l'on en parla à la fin tant, et il en fut tant fait de copies, que j'en trouvais une où au lieu des deux premiers vers que l'on pourrait traduire ainsi :

*Tu reviens tous les ans en la saison nouvelle
Trop heureuse hirondelle.*

on avait mis :

*Tu reviens tous les ans comme une sauterelle
Heureuse tourterelle.*

De sorte qu'ayant fait cette belle métamorphose d'une hirondelle en sauterelle, ma pauvre ode était un galimatias étrange.

— Mais les gens qui ont un peu de sens, répliqua Berelise, voient bien que cela n'a pas été fait ainsi,

— Ils le voient sans doute, répliqua Herminius, mais il y a quelquefois des choses qu'on ne peut deviner, et tout ce qu'on en sait, c'est qu'on n'y entend rien. De sorte que le moins qu'on peut s'exposer à ces aventures-là c'est le mieux ; on les éviterait pourtant si tout le mode était exact.

— Mais il coûte tant à être toujours exact, reprit Clidamire, que je ne sache rien de plus pénible ! Toutes les autres choses ont des bornes, mais l'exactitude n'en a point. Elle se mêle partout, et il n'y a presque rien où elle ne puisse se trouver.

— Quand l'exactitude est excessive, répliqua Plotine, je vous avoue qu'elle a quelque chose d'incommode, et si vous y prenez garde, les exacts de profession ont l'air contraint, leurs compliments sentent la cérémonie, leur amitié est si délicate que la moindre chose la blesse, et l'on n'a jamais fini avec eux.

— Quand on a de la vraie raison, reprit Herminius, on ne prend jamais rien avec excès, et l'on se fait une certaine habitude d'être exact, qui bien loin de donner de la peine, donne du plaisir, car je soutiens que ceux qui sont exacts de la manière dont les honnêtes gens doivent l'être, ne peuvent s'empêcher de l'être toujours. Mais ils le sont sans embarras, sans contrainte, sans cérémonie ; ils le sont parce qu'ils savent que l'exactitude fait une partie de la politesse, qu'elle est nécessaire à la société, et que sans elle on n'ose se promettre rien de personne. Car lorsque je dis un petit secret à un de mes amis qui me promet de ne le dire point, si je connais qu'il n'est pas exact, je suis toujours en crainte. Cependant, pour être tout à fait raisonnable en amitié, il faut non seulement ne dire pas ce que l'on vous prie de ne dire point, mais il faut même quelquefois celer des choses qu'on ne vous prie pas de cacher, parce que la générosité veut qu'on ait d'une certaine discrétion charitable même pour ceux qui ne sont pas assez sages pour être tout à fait discrets dans leurs propres intérêts. Car enfin, il n'est jamais beau de perdre une occasion de se témoigner à soi-même qu'on a plus de prudence, plus de bonté, et plus de vertu qu'un autre. Au contraire, il faut se faire un plaisir secret d'agir mieux que les autres n'agissent, et trouver de la gloire à suppléer à la raison d'autrui par la sienne, et à n'être pas de

ses gens qui disent bien plus souvent ce qu'ils ne devraient même jamais penser, que ce qu'il serait à propos de dire.

— J'avoue, dit Amilcar, que ceux qui n'ont nulle exactitude sont quelquefois incommodes aux autres, car je me souviens d'avoir vu un homme à Carthage qui manque d'en avoir, faisait les choses du monde les plus bizarres. En effet, je me souviens qu'un jour il me pria de manger chez lui mais comme on le pria une heure après de manger ailleurs, il ne fit point de difficulté d'y aller, sans même m'en envoyer avertir.

— Pour moi, dit Plotine, je ne pardonnerai jamais à un homme qui m'avait promis une corbeille pleine de fleurs d'orange et qui ne me l'envoya point, et je me souviendrai toute ma vie d'un autre, qui envoya savoir deux fois si je garderais la chambre pour me venir voir. Ses messages furent faits avec tant d'empressement que m'imaginant qu'il avait à me parler de l'affaire d'une de mes amies dont il savait quelque chose, je rompis une partie que j'avais faite, et je lui mandai que je l'attendrais. Et en effet, je l'attendis inutilement, avec un ennui étrange. Car comme c'était un de ces beaux jours où tout le monde se promène, il ne vint personne me voir, et je fus l'après-dîner toute entière à tourner la tête quand on ouvrait la porte de ma chambre, pensant toujours que c'était celui que j'attendais. Et ce qu'il y eut de rare, fut que je sus le soir que cet ami évaporé, avait été à la promenade avec des dames qui l'avaient rencontré comme il venait me chercher.

— Jugez donc, dit Herminius, si le peu d'exactitude qui vous a fâchée dans des choses peu considérables, vous fâcherait dans des occasions plus importantes. Cependant, il est certain que quand on se fait une habitude de n'être point exact dans les petites choses, il est fort aisé de ne l'être pas dans les grandes, et par conséquent de s'exposer à déplaire souvent à ses meilleurs amis. C'est pourquoi le plus sûr est d'avoir de l'exactitude.

— En vérité, dit Amilcar, je crois que toutes choses sont douteuses, qu'il n'y a point de parti que l'on ne puisse soutenir, et si j'avais à établir une secte je voudrais, excepté aux choses de la religion, qu'il fût permis de douter de tout. En effet, il n'y a rien d'assuré, on ignore bien souvent ce qu'on croit savoir, on sait ce qu'on pense ignorer. Il y a des nations entières qui ont des opinions qui passent pour erreurs parmi d'autres et comme tous les hommes ont un tempérament qui leur est particulier, chaque royaume, chaque pays, chaque ville a ses mœurs, ses coutumes, ses inclinations, et même ses opinions, tant il est vrai que la raison se varie selon les climats et les peuples. La plupart du temps nous croyons ce que nos pères ont cru sans approfondir la raison qui nous fait croire, et il n'y a que les esprits élevés qui regardent les choses dans leur origine, qui cherchent à faire un juste discernement de leurs opinions, et qui en le cherchant connaissent qu'il est presque impossible de le bien

faire. Car enfin, notre raison naît obsédée des sentiments d'autrui, et ne peut sans violence se développer de tout ce qui l'embarrasse. Aussi suis-je persuadé qu'on se trompe presque toujours même dans les choses où l'on croit le moins être trompé, et que le plus sûr serait, comme je l'ai déjà dit, de douter presque de tout. Et pour prouver ce que je dis, n'est-il pas vrai que jusqu'à Pythagore, les plus savants hommes avaient toujours cru que l'étoile du soir et l'étoile du matin, étaient deux étoiles ? Et cependant, ce savant philosophe nous a fait connaître que la même étoile que nous voyons si brillante à l'entrée de la nuit, est celle que nous voyons si belle au point du jour. Tous les hommes jusqu'alors l'avaient regardée de cette sorte. On lui avait donné deux noms qu'elle porte encore. Nous voyons pourtant clairement que tous les hommes s'étaient trompés.

— Ce que vous dites est vrai, reprit Anacreon, mais ce même homme qui a su connaître une vérité qui avait été ignorée avant lui, enseigne un mensonge ridicule par sa métempsychose.

— C'est ce qui fait, répliqua Amilcar, que j'ai raison de dire que le mieux est de douter presque de tout, puisque les plus grands hommes se peuvent tromper en quelque chose.

— Pour moi, dit Herminius, je ne puis concevoir que cet excellent homme ait positivement cru ce que ses disciples enseignent, car sa morale est si belle, qu'il est malaisé de penser que sa doctrine puisse avoir été aussi folle,

— En mon particulier, dit Berlise, je vous avoue que je ne puis pas encore trop bien croire que celui qui a cru se souvenir qu'il avait été coq et euphorbe à la guerre de Troie, puisse avoir eu du bon sens,

— Il est pourtant certain, reprit Herminius, que Pythagore a été un des plus sages hommes du monde.

— Mais encore, répliqua Plotine, qu'a-t-il enseigné de si beau ?

— Mille choses, Madame, reprit Herminius, et pour vous en dire quelques-unes, il a commandé à ses disciples de louer les dieux, et de ne leur demander jamais rien en particulier, soutenant qu'il n'y a point d'homme qui sache précisément ce qui lui est propre, et qu'il y a bien plus de respect à se soumettre aveuglement à l'ordre du ciel que de vouloir changer les arrêts du destin selon son caprice.

— Ce que vous dites a sans doute quelque chose de fort beau, répliqua Valerie, car je crois en effet que tous les hommes ne savent pas ce qui leur est propre, et que ce qui fait le désordre du monde, la division et les guerres, c'est qu'en général tous les hommes désirent le bien, et ne le connaissent pas. Mais pour en revenir à l'excellent homme dont vous parlez, je me souviens d'avoir aussi autrefois entendu dire à l'illustre Brutus qui avait été ami particulier de la sage Damo, fille de Pythagore, que ce grand homme avait donné mille beaux préceptes de l'amitié héroïque.

— Vous avez raison, reprit Herminius, et c'est pour cela qu'il avait établi la communauté entre ses disciples, car il disait hardiment qu'il ne devait point y avoir d'intérêt séparé entre les vrais amis, que dès qu'il y en avait ce n'était plus amitié mais simple société, et l'on peut assurer que jamais nul autre avant lui, n'avait si bien connu tous les devoirs de la véritable amitié. Mais ce qui me le fait encore plus aimer, c'est qu'il était ennemi déclaré du mensonge, que je hais plus qu'on ne peut s'imaginer.

— Le mensonge est sans doute une mauvaise chose, reprit Amilcar, mais à n'en mentir pas il est assez difficile de s'en passer absolument, et si l'on y voulait bien prendre garde, on verrait que ceux mêmes qui le haïssent le plus, s'en servent quelquefois malgré qu'ils en aient. Du moins sais-je bien que je m'en suis servi en quelques occasions, et que je m'en servirai encore plusieurs fois en ma vie. Ce n'est pas que j'aime à mentir, mais il y a de certains petits accommodements fort nécessaires. Par exemple, est-il possible de faire un récit agréablement sans mentir et sans y ajouter quelque circonstance qui le rend plus plaisant ? Peut-on louer une femme sans en dire un peu plus de bien qu'il n'y en a ? Peut-on dire mal de son ennemi sans exagérer ses défauts ? Peut-on se plaindre en amour sans faire son mal un peu plus grand qu'il n'est ? Et pour pousser la sincérité jusqu'au bout, eussé-je pu faire le dialogue de Damon malade, si je n'eusse voulu dire que la vérité ? »

Toute la compagnie rit de ce que disait Amilcar, et comme Plotine allait lui répondre, Émile entra qui demanda si on avait ouï parler d'une grande nouvelle qu'il venait d'apprendre. « Je vous assure, reprit Plotine, que de tout le jour nous n'avons rien appris.

— Je vous apprends donc, reprit-il, qu'on vient de m'assurer qu'il y a une grande division entre Tarquin et Porsenna, et que cela pourrait bien faire lever le siège et délivrer Rome. »

Comme on croit aisément les choses que l'on désire, on écouta cette nouvelle avec plaisir, et quoiqu'Herminius eût peine à croire que Tarquin se brouillât avec un prince de la protection duquel il ne se pouvait passer, il céda à la fin, et raisonna comme le reste de la compagnie, sur cette surprenante nouvelle. Un moment après Flavie entra, qui après avoir pris sa place demanda si on n'avait point ouï parler de l'apparition du dieu du Tibre qu'on disait avoir menacé le camp de Porsenna, faisant ensuite la description de ce dieu, redisant les propres paroles qu'on lui attribuait, et parlant enfin comme une personne bien persuadée que ce qu'elle disait était vrai. « Pour moi, dit Amilcar en souriant, je me suis promené sur les bords des plus beaux fleuves du monde et même sur ceux du fleuve Alphée, si célèbre par son amour pour la belle Arethuse, mais pas une des divinités qui y président ne m'a encore voulu faire l'honneur de m'apparaître ! C'est pour quoi, Madame, ajouta-t-il en regardant

Flavie, vous me permettez d'attendre que la nouvelle que vous dites soit bien confirmée pour la croire. »

Flavie allait répondre mais Merigene étant entré, l'en empêcha, car voyant Amilcar dans la compagnie il en parut si surpris, que dès que la première civilité fut passée, il ne put s'empêcher de témoigner son étonnement. « Je pensais, dit-il à Amilcar, que vous étiez allé déguisé dans le camp ennemi, pour entretenir la division qu'on dit qui est entre Tarquin et Porsenna, car je viens de voir un homme qui m'a assuré hardiment vous avoir vu partir.

— Et bien, dit alors Émile, vous apprenez par Merigene que je ne suis pas le seul qui ait entendu dire qu'il y a de la division entre les ennemis,

— Mais s'il n'est pas plus vrai qu'ils soient divisés, répliqua Herminius, qu'il est vrai qu'Amilcar est allé déguisé au camp de Porsenna, il n'y a pas grand sujet de se réjouir de cette grande nouvelle.

— Mais encore, dit Plotine, de qui l'avez-vous apprise ?

— Je l'ai sue, répliqua Émile, d'un homme que je ne vois guère qu'aux places publiques où l'on s'entretient des affaires générales. Il paraît avoir de l'esprit, il parle beaucoup et bien, il ne cherche point ce qu'il veut dire, et assure les choses si affirmativement qu'on n'oserait douter de ce qu'il dit.

— C'est assurément le même, dit Merigene, qui m'a dit que vous étiez allé déguisé au camp des ennemis.

— Ne serait-ce point aussi ce même homme, ajouta Plotine en riant, qui aurait appris à Flavie cette merveilleuse apparition dont elle nous a parlé ?

— À n'en mentir pas, répondit Flavie, je crois que toutes nos nouvelles viennent d'un même lieu, car Mutius qui m'a appris ce que je vous ai dit, m'a assuré l'avoir entendu dire à un homme d'esprit dans la grande place d'Hostilius.

— C'est là où l'on m'a dit la division des ennemis, reprit Émile,

— Et c'est là que l'on m'a assuré, ajouta Merigene, qu'Amilcar était sorti de Rome déguisé, mais avec des circonstances si précises que tout autre que moi y aurait été aussi trompé que je l'ai été,

— Est-ce un Romain, dit alors Berelise en souriant, qui vous a dit toutes ces nouvelles ?

— Nullement, répondit Émile, et je lui trouve l'accent assez étranger,

— Assurément, dit alors Clidamire à Berelise, c'est un homme que nous connaissons et qui fit le trajet de Sicile à Ostie avec nous.

— Je n'en doute non plus que vous, ajouta Anacreon. »

Et en effet, se mettant à décrire cet homme à Merigene et à Émile, ils connurent que c'était celui dont il parlait. « Mais qui est cet imposteur universel ? dit Plotine,

— C'est un homme d'assez honnête naissance, reprit Berelise, qui est de Lylibée. Il a passé sa jeunesse en Afrique, et il y a si bien appris à mentir qu'il lui est impossible de s'en empêcher. En effet, je crois pouvoir assurer sans mensonge, qu'il n'a jamais dit nulle vérité, si ce n'est qu'il ait cru mentir. Cependant, comme on vous l'a dit, il a de l'esprit, il parle facilement, et divertit assez ceux qui ne le connaissent pas pour menteur car il dit toujours des choses nouvelles son esprit ne s'épuise jamais, et se faisant toujours une matière de parler, il parle toute sa vie, et a même l'art de se contredire moins que tous les autres grands menteurs. Mais comme j'aime la vérité et que je hais fort le mensonge, je ne le puis souffrir et il ne me vient plus voir.

— Pour une heure ou deux, reprit Anacreon, on s'en divertit, mais j'avoue qu'à continuer sa conversation est insupportable, car quelque soin qu'on y prenne, et quelque résolution qu'on ait faite de ne le croire point, on y est toujours attrapé, et il dit les choses d'un air si franc, et si ingénieux qu'il peut tromper toute sa vie.

— Ce qu'il y a de rare, dit Clidamire, c'est qu'on lui a fait une guerre si horrible de son mensonge à Lylibée, qu'il n'ose plus y demeurer, et comme il est persuadé qu'il est impossible de dire toujours la vérité, il est venu ici avec l'intention d'aller à Preneste, demander s'il est possible qu'il y ait un homme qui soit véritable.

— S'il veut, reprit Amilcar, j'accourcirai son voyage, car je lui assurerai sans mensonge que tous les hommes ne disent pas toujours la vérité, et que même il y en a bien autant de grands menteurs que de fort véritables.

— Pour moi, dit Herminius, qui fais une profession particulière d'aimer la vérité et de haïr le mensonge, je voudrais bien qu'on déterminât absolument qu'il ne faut jamais mentir,

— Ha ! pour jamais, s'écria Plotine, je ne le crois pas possible. Car enfin il y a de petits mensonges de civilité qu'on ne peut s'empêcher de faire et dont la bienséance ne veut pas même qu'on s'empêche,

— Il y a aussi des mensonges de générosité, ajouta Amilcar, dont il est quelquefois fort à propos de se pouvoir servir,

— Pour les mensonges plaisants, reprit Anacreon, je demande grâce pour eux,

— Pour moi, ajouta Clidamire, je consens qu'on mente pour s'excuser,

— Comme je crains fort la mort, reprit Flavie, je me contente qu'on mente quand je suis bien malade, et qu'on me dise toujours que je guérirai, quoiqu'on ne le croie pas.

— Pour ce qui me regarde, dit Valerie, je ne veux jamais de mensonge, si ce n'est qu'il serve à sauver la vie à quelqu'un.

— Pour mon intérêt, reprit Merigene, j'aurais bien de la peine à dire le plus petit mensonge du monde, mais par le commandement d'une maîtresse j'avoue que je pourrais peut-être mentir,

— Tout de bon, dit Berelise, il y a plus de menteurs que je ne croyais,

— Il y en a même, reprit Émile, qui le sont sans le penser,

— Mais puisque nous sommes en humeur de dire la vérité, reprit Plotine, de grâce ! établissons des lois qui puissent bien nous instruire jusqu'où il est permis de mentir.

— Je vous avoue, dit Herminius, que je crois qu'il faut toujours avoir un dessein général de ne mentir jamais, et qu'il ne faut point se faire une habitude de ces petits mensonges qui ne font peur à personne et où l'on s'accoutume insensiblement. Car enfin, comme il n'y a point de crime si facile à commettre que le mensonge, ni qui puisse être plus souvent très commode, il faut s'en empêcher le plus qu'on peut et il faut toujours regarder le mensonge comme une chose lâche, basse, faible et infâme, qui fait voir qu'on craint moins les dieux que les hommes. Mais il faut au contraire regarder la vérité comme l'âme de la probité s'il faut ainsi dire. Et comme il n'y a presque que la parole qui distingue les hommes d'avec les animaux, puisque c'est l'image de leur raison, si on la falsifie on se rend indigne d'être homme. Les bêtes à la réserve de ces redoutables animaux qui naissent sur les bords du Nil, n'ont point de cris trompeurs, il n'y a que l'homme dont la malignité pervertisse l'usage de sa voix. Cependant, la vérité est le lien universel qui maintient l'ordre dans le monde, c'est sur elle que se fondent la foi publique, le droit des gens et la justice. Elle préside à l'amour, à l'amitié, sans elle le monde ne serait que confusion, et tous les hommes seraient des fourbes, des lâches et des imposteurs, et il n'y aurait ni honneur ni plaisir au monde, si la vérité en était bannie. Y a-t-il rien plus incommode qu'un esclave menteur qui vous assure qu'il a fait ce que vous lui avez dit, lors qu'il n'y a pas pensé ? Pour moi je le confesse à la honte de ma raison, je dois en partie la haine que j'ai pour le mensonge à un esclave menteur que j'ai eu, qui m'a cent fois pensé faire perdre patience, et troublé l'ordre de mes affaires par ses mensonges continuels. Car il portait la chose si loin, qu'il aimait quelquefois autant s'accuser en mentant, que de se justifier en disant la vérité. Mais pour en revenir où j'en étais, y a-t-il rien de plus insupportable qu'un artisan qui vous promet ce que vous lui avez commandé et qui vous trompe continuellement ? Y a-t-il rien de plus fâcheux que ces grands qui par des paroles favorables font espérer mille grâces qu'ils ont résolu de ne faire point ? Y a-t-il rien plus cruel que de découvrir qu'un ami que vous aimez, ne vous a pas dit la vérité, lorsqu'il vous a dit qu'il vous aimait plus que tout le reste

du monde ? Et y a-t-il quelque chose de plus insupportable, que d'avoir une maîtresse qui vous jure de n'aimer que vous, et qui cependant en aime plusieurs, ou pour mieux dire n'en aime aucun, car une amour partagée n'est point amour ? Le mensonge sert à la dissimulation, à la fourbe, à la perfidie, à la lâcheté, et presque à tous les crimes. Il y a même de la faiblesse, ou de l'imprudence à s'en servir. En effet, on s'expose à commettre continuellement un crime qu'on ne peut jamais commettre qu'en public, et qu'en s'exposant à en pouvoir être convaincu. Enfin, mentir pour rien est une folie, et mentir par intérêt est un grand crime puisqu'il n'y a assurément rien de si opposé aux dieux que le mensonge. Eux, dis-je, qui sont si véritables dans les oracles qu'ils rendent. Et puis ne voit-on pas que la recherche de la vérité est l'objet universel de tous les hommes, et particulièrement des sages ?

— Ce que je trouve encore de plus dangereux au mensonge, reprit Merigene, c'est que c'est un poison qui se communique promptement et dont on ne peut presque plus arrêter l'effet. Car lorsque l'on a dit un mensonge en une compagnie, tous ceux qui l'ont entendu mentent après de bonne foi, et font mentir tous les autres à qui ils disent ce qu'ils ont entendu dire, de sorte que je trouve qu'Herminius a raison de condamner le mensonge autant qu'il fait.

— Pour tous les grands mensonges, reprit Amilcar, je crois qu'il n'y a personne qui puisse soutenir qu'il en faille jamais faire,

— Je condamne même les médiocres, ajouta Plotine, mais pour ces petits qui sont en usage par le monde, je pense qu'il est bien difficile de s'en pouvoir passer.

— Pour moi, dit Herminius, je les condamne tous ! J'en puis pourtant peut-être pardonner quelques-uns, mais si j'étais cru, on n'en permettrait point,

— Encore faut-il, dit Plotine, que je m'instruise pleinement sur cet article-là et que je fasse des questions à la compagnie qui m'enseignent et me corrigent pour l'avenir.

— Premièrement, dit Herminius, il ne faut assurément jamais faire ni grand ni petit mensonge qui puisse nuire à qui que ce soit, car puisque la justice et la générosité ne veulent pas que l'on puisse dire les vérités nuisibles, elles n'ont garde de permettre les mensonges désavantageux.

— Ce que vous dites me semble si équitable et si généreux, que je ne le veux pas contredire, répliqua Plotine, mais, du moins, permettez-vous ces mensonges officieux qui vont à l'utilité de nos amis, ou qui servent à cacher leurs défauts ?

— J'aime fort mes amis, reprit Herminius, j'ai beaucoup de joie lorsque je leur puis rendre office, mais si je ne les pouvais servir qu'en mentant, je serais fort embarrassé.

— Vous me laisseriez donc mourir pour un mensonge, reprit Valerie en souriant,

— Je sens bien que je ne le pourrais pas, reprit Herminius, mais j'avoue que j'aurais beaucoup de dépit de vous sauver la vie par une voie si peu glorieuse, car enfin tout mensonge est un mal et tout ce que je puis faire en faveur des mensonges officiels, est de les trouver excusables en de certaines occasions.

— Mais quand le mensonge ne nuit à personne et sert à quelqu'un, reprit Amilcar, n'est-il pas innocent ?

— Le mensonge, répliqua Herminius, ne peut jamais manquer de nuire à celui qui ment, quand même il ne nuirait à nul autre et qu'il serait seul à savoir son mensonge, puisqu'il le rend moins vertueux. Et tout ce qu'on peut dire, est que pour empêcher un ami de tomber en un grand malheur, l'amitié pourrait l'emporter sur la vérité. Mais pour ce qui me regarde, je vous avoue que j'aurais peine à me garantir d'un fort grand mal par un mensonge.

— À n'en mentir pas, reprit Plotine, ma générosité ne va pas si loin que la vôtre, car si je mentais pour autrui, je mentirais aussi pour moi-même,

— J'en dis autant que vous, reprit Amilcar,

— Ce qu'Herminius dit est pourtant fort beau et fort généreux, répliqua Merigene, car je trouve qu'il est honteux de mentir pour soi-même en une semblable occasion, et qu'il vaudrait mieux souffrir le mal dont on serait menacé, que de l'éviter par une semblable voie. Ainsi je conclus qu'on pourrait mentir pour sauver la vie ou la liberté à un ami, mais qu'il ne faut jamais mentir pour ses propres intérêts.

— Je soutiens même, reprit Herminius, que le mensonge est toujours un mal, et que lors même qu'on mentirait pour sauver la vie à son ami, il faudrait mentir avec répugnance et avec douleur, parce qu'enfin tout mensonge est indigne d'un homme d'honneur. Au reste, il ne faut pas qu'on s'imagine qu'il n'y ait que d'une espèce de menteurs, puisqu'il y en a de cent espèces différentes. En effet, c'est souvent faire un mensonge que de taire une vérité qu'il serait à propos de dire, et la dissimulation est une suite si dangereuse du mensonge qu'on les peut confondre l'un avec l'autre.

— J'avoue, dit Plotine, que quelquefois j'eusse pu justifier certaines personnes si j'eusse voulu dire ce que je savais, mais le moyen de s'aller opposer directement à ce que des gens disent affirmativement, principalement quand ce qu'ils disent ne regarde que des personnes indifférentes et qu'on ne les accuse pas de grands crimes.

— Mais pourquoi voulez-vous par votre silence, répliqua Valerie, vous charger du mensonge que vous ne dites pas ? Cependant, si vous le pouvez détruire vous en êtes coupable, et je conçois fort bien qu'Herminius a raison lorsqu'il dit qu'il y a de plusieurs espèces de

menteries, car il y a des mensonges d'action aussi bien que de paroles, des regards menteurs, des signes trompeurs, des souris dissimulés, et un silence mensonger.

— Valerie a raison, dit Anacreon, et je pense même qu'il y a des civilités mensongères, et même de bons offices menteurs car on sert quelquefois des personnes que l'on hait parce que l'on en a besoin en quelque chose, on en sert par crainte et par faiblesse, et l'on fait quelquefois semblant d'être bien aise de voir des gens qui importunent étrangement.

— Je vous assure, reprit Berelise, que Clidamire est la personne du monde qui a le plus de cette civilité mensongère dont vous parlez, car il n'y a pas trois jours qu'une jeune esclave lui vint dire qu'il y avait un homme qui demandait à la voir ; à peine l'eut-elle nommé que Clidamire rougit de colère de ce qu'elle ne lui avait pas dit qu'elle n'y était point. Elle chercha alors toutes les voies possibles pour faire qu'il ne fit pas sa visite longue. Elle donna ordre qu'un quart d'heure après qu'il serait entré on lui vint dire qu'on l'attendait, après quoi, changeant de visage, d'action et de discours, on peut dire qu'elle mentit de toutes les manières dont on peut mentir en recevant cet homme, car elle le reçut avec un souris obligeant, elle le fit asseoir avec toute la civilité imaginable, et elle commença de l'entretenir d'un certain air que je suis assurée que ce pauvre homme crut qu'il passerait toute l'après-dîner auprès d'elle, et qu'il lui faisait le plus grand plaisir du monde de la voir. Cependant il est certain qu'il l'importunait extrêmement.

— Je l'avoue, dit Clidamire, mais comment pourrait-on dire aux importuns qu'ils importunent ?

— Il y aurait de l'inhumanité à le leur dire, répliqua Berelise, mais il ne faudrait pas, du moins, leur faire une mine si menteuse, et il faudrait se contenter d'avoir d'une certaine civilité froide qui n'offense point, qui ne trahit pas, et qui n'attire pas les gens qui incommodent.

— Mais tout le monde n'en use-t-il pas ainsi ? répondit Clidamire,

— En mon particulier, dit Valerie, je ne le pourrais pas.

— Pour moi, dit Plotine, je confesse ingénument que je puis quelquefois mentir de cette sorte, mais non pas tout à fait tant que Clidamire, car ceux qui connaissent bien mes regards et mes souris voient bien quand ils sont menteurs ou sincères,

— Tout de bon, dit Amilcar, vous ne m'y tromperiez pas,

— Mais encore voudrais-je bien savoir, dit Plotine, si Herminius qui aime tant la vérité, ne fait pas des compliments comme un autre ? Cependant, à parler sincèrement, tous les compliments sont des mensonges !

— J'en tombe d'accord, reprit Herminius, mais comme ils sont connus pour tels, et qu'il n'y a personne qui fasse nul fondement so-

lide sur des compliments, ce sont des mensonges sans malignité. On sait bien qu'on ne sera point cru positivement, on les rend comme on les reçoit, et je m'accommode à l'usage sans scrupule, avec cette modération toutefois, que j'en fais le moins que je puis.

— Mais pour les mensonges plaisants, reprit Anacreon, vous ne les condamnez pas non plus, et quand je voudrais faire un conte agréable, vous me permettrez d'ajouter quelque chose à l'histoire, car pour l'ordinaire la vérité a toujours je ne sais quoi de sérieux qui ne divertit pas tant que le mensonge,

— Ha ! pour cela, dit Herminius, je crois qu'il peut être permis, car comme on ne croit non plus les contes que les compliments, je laisse la liberté à votre imagination d'inventer ce qui lui plaira, aussi bien est-ce proprement à vous à jouir du privilège de mentir innocemment. En effet, à parler avec sincérité il n'y a point de mensonges innocents que ceux que l'on donne pour mensonges, c'est-à-dire toutes ces ingénieuses fables des poètes ! Encore faut-il qu'elles aient l'apparence de la vérité, tant il est vrai que le mensonge est laid de lui-même.

— Il y a pourtant d'une espèce de menterie, reprit Amilcar, qui est compagne inséparable de la vanité, dont je serais bien marri qu'il n'y eût point par le monde, car les menteurs qui s'en servent me divertissent quelquefois assez,

— Et de quels menteurs voulez-vous parler ? reprit Plotine,

— Ce sont de ceux, répliqua Amilcar, qui se louent eux-mêmes chacun selon son inclination, car il y a des gens qui ont la faiblesse de vouloir qu'on croie qu'ils ont plus de crédit qu'ils n'en ont, et qui disent cent mensonges pour le faire croire. Il y a de faux braves qui font de longs récits d'occasions dangereuses où ils ne se sont jamais trouvés ; il y a de ces galants qui font les gens à bonne fortune, qui passent les nuits à inventer des aventures amoureuses, et les journées entières à les raconter comme leur étant arrivées.

— Je connais de ces gens-là aussi bien que vous, reprit Plotine, et j'en connais encore d'autres aussi fous, car je connais un homme qui a l'audace de dire qu'il vient en droite ligne de Danaé, et cependant on sait qu'il est de très basse naissance. Il a pourtant fait une longue généalogie dont il importune ceux qui le veulent écouter.

— Ha ! pour les menteurs de généalogie, reprit Anacreon, ils m'incommodent assez, aussi bien que ces gens qui veulent faire les riches, et qui croient s'empêcher d'être pauvres en mentant.

— Je vous assure, reprit Émile, que je connais des gens fort riches qui mentent aussi ridiculement que ceux-là, qui ont dans la fantaisie de faire croire que tout ce qui est à eux est plus cher qu'il n'est, et qui font cent mensonges extravagants pour publier leur fausse magnificence.

— Il y a aussi, dit Merigene, des gens qui ont la hardiesse de dire qu'ils ont donné des choses qu'il ne serait pas bien souvent en leur puissance de donner,

— Je connais encore d'autres menteurs qui sont assez bizarres, ajouta Anacréon, ce sont de ces gens qui après avoir été poussés par quelqu'un sans trouver rien à leur dire, font les plus belles réponses du monde quand ils sont chez eux, et ce qu'il y a de rare, c'est qu'ils les redisent après comme les ayant faites sur le champ,

— Il y en a aussi, ajouta Clidamire, qui ont la folie de dire que des gens de qualité leur écrivent et les vont voir, quoiqu'ils n'y aient point pensé,

— Cela veut dire enfin, reprit Herminius, qu'il y a bien des fous et des menteurs par le monde, et que j'ai raison de haïr fort le mensonge.

— Ceux qui mentent pour nuire à autrui, ajouta Anacreon, sont plus méchants que ceux qui disent des mensonges pour se louer, mais je trouve ridicule de dire des menteries de vanité, que je sens bien que mon inclination me porterait plutôt à dire quelque mensonge un peu malicieux, qu'à me louer moi-même, comme ceux dont on vient de parler.

— Il y a pourtant des gens qui mentent en se louant, reprit Amilcar, qui me font quelque pitié parce qu'ils le font de bonne foi, et que croyant plus de bien d'eux qu'il n'y en a, ils mentent innocemment, mais le mal est pour eux, qu'encore qu'on dise que pour bien tromper les autres il faut être trompé soi-même, ils ne persuadent pas leur opinion.

— Mais de grâce, dit Plotine, dites-moi encore ce que vous pensez de ceux qui écrivent des billets doux et menteurs tout ensemble,

— Je pense, reprit Herminius, la même chose que ceux qui disent des civilités mensongères.

— Tout de bon, reprit-elle après avoir rêvé un moment, si on établissait bien la vérité dans le monde, on ne dirait presque rien de ce que l'on y dit.

— Cela veut dire, reprit Amilcar, que l'on ne doit pas trop se fier en vos paroles !

— Pour l'avenir, reprit-elle, je vous promets d'être la plus véritable personne du monde, car à parler sincèrement, tout ce qu'Herminius a dit pour la vérité et contre le mensonge, m'a si fort touchée, que je ne veux plus du tout mentir. Et pour vous montrer que j'ai bien profité de ce qu'il a dit, je conclus aussi bien que lui, que tout mensonge est un mal, que s'il était possible il faudrait ne mentir jamais, qu'il serait bon de n'employer jamais le mensonge à faire un bien, qu'il est moins criminel de mentir pour sauver la vie de son ami, que la sienne propre. Que les bons offices menteurs ont de la faiblesse, que la dissimulation est une lâcheté, que les civilités mensongères

sont blâmables, que mentir pour se louer est une chose ridicule, et que les compliments sont des mensonges si connus qu'ils ne font mal à personne. Qu'il y a un silence menteur qu'il faut éviter, que l'habitude des plus petits mensonges est un grand défaut, et que les poètes sont les seuls menteurs qui méritent d'être loués.

— Vous avez sans doute bien profité de la conversation, dit Valerie, mais il me semble que l'on pourrait encore demander si le mensonge n'est point plus criminel en écriture qu'en parole,

— N'en doutez nullement, dit Herminius, et je m'étonne que toute la compagnie ait laissé cela à remarquer à Valerie,

— En effet, ajouta Anacreon, je trouve que de toutes les manières dont le mensonge peut paraître, il n'y en a point de plus criminelle, ni de plus lâche que celle de certains esprits médiocres, qui n'ayant pour toute force et pour tout génie que leur propre malignité, ne s'occupent qu'à inventer, ou qu'à ramasser des faussetés pour en composer des satires.

— On peut sans doute faire des satires innocentes, poursuit Herminius, mais il faut que ce soit contre les vices en général, et celles-là ne se servent point du mensonge et n'emploient que la vérité. Mais pour celles qu'on fait contre des personnes particulières, le mensonge et la calomnie en sont inséparables, elles sont toutes filles de la haine ou de l'envie, et ceux qui les font ne pouvant jamais s'empêcher de mentir, sont les plus criminels de tous les menteurs. Car enfin, ils entreprennent de fixer le mensonge, s'il est permis de parler ainsi, de le rendre immortel s'ils pouvaient, d'imposer à la postérité et d'accuser des gens lors même qu'ils ne seront plus en état de se défendre. Mais comme les dieux sont justes, ceux qui ont le cœur assez mal fait pour aimer à faire des satires sont toujours haïs et méprisés, même de ceux qui rient le plus de leurs mensonges médisants. Ils sont parmi les hommes ce que sont les tigres et les panthères, on les veut voir par curiosité, mais on ne les veut point avoir chez soi. On les craint même lorsqu'ils se jouent, et on ne peut jamais se fier à eux. Et à n'en mentir pas, on a raison de ne vouloir point d'amis qui soient ennemis déclarés de la justice, de la vertu, et de la vérité.

— Je vois bien, dit Valerie, que toute la compagnie approuve ce que vient de dire Herminius, mais je ne sais si le mensonge ne peut pas être excusable en guerre et en amour, et si les réponses équivoques et ambiguës qui semblent tenir le milieu entre la vérité et le mensonge peuvent être permises,

— Pour les réponses équivoques, reprit Herminius, comme elles sont filles de l'artifice et de la finesse, j'ai grande inclination à les condamner toutes absolument, si ce n'est en certaines occasions où par bonté l'on veut s'empêcher de dire des vérités désavantageuses à quelqu'un. Encore n'aimerais-je pas à me trouver contraint de m'en

servir, et à parler sincèrement, il faut toujours répondre à l'intention de celui à qui on parle, et non pas songer à le tromper.

— Pour les mensonges qu'on fait à la guerre, dit Anacreon, je ne les trouve pas criminels, parce que dès que la guerre est ouverte, la défiance est dans les deux partis.

— Je l'avoue, dit Herminius, mais je suis pourtant assuré qu'il n'y a point de héros qui voulût faire le personnage d'espion et qui par un discours menteur voulût faire vaincre son parti sans y prendre autre part que celle du mensonge. Ainsi, sans me mêler de juger, si en général le mensonge est permis à la guerre, je dis toujours hardiment que je ne prendrais jamais la commission d'y mentir et que j'aimerais toujours mieux combattre les ennemis, que les tromper.

— Mais pour les amants, dit Amilcar, si vous leur ôtez absolument le mensonge, vous leur ôtez toute leur force !

— Pour les vrais amants, reprit Herminius, je crois que tout au plus je leur permettrai de mentir en vers, pourvu qu'ils disent toujours vrai en prose. Il n'en est pas de même des amants coquets, car je leur permets de dire tout ce qu'il leur plaira, car comme ils ne sont pas trop exposés à être crus, si ce n'est par des coquettes qui méritent d'être trompées, il ne faut pas leur ôter des soupirs trompeurs, des larmes trompeuses, des mensonges flatteurs, des désespoirs menteurs, et mille autres semblables bagatelles mensongères.

— Quand vous auriez été toute votre vie aussi coquet que moi, reprit Amilcar, vous ne sauriez pas mieux ce que font les amants coquets,

— S'il ne l'a été, reprit Valerie en riant, il le pourrait être, et je ne sais s'il suivait son inclination s'il ne le serait point un peu,

— Je hais tant le mensonge, reprit Herminius, qu'il me semble que je ne devrais pas être soupçonné de pouvoir être amant coquet principalement par l'aimable Valerie, qui est la personne du monde la plus propre à guérir ceux qui l'honorent particulièrement, d'une semblable maladie. »

À peine Herminius eut-il achevé ces paroles, qu'on vint l'avertir que Publicola le demandait, si bien que s'en allant à l'heure même, la conversation changea et la compagnie se sépara bientôt après. Plotine fit pourtant une remarque qui lui fit juger qu'il était plus difficile de dire toujours vrai qu'il ne semblait, car toutes les civilités que se firent toutes ces diverses personnes furent pour la plupart plus flatteuses que sincères. Cependant, Herminius ne fut pas plutôt arrivé chez Publicola qu'il sut qu'il fallait précipiter le dessein d'attaquer les deux forts des ennemis, parce qu'on avait su qu'ils y faisaient faire de nouveaux retranchements qui en rendraient la prise impossible si on en différait davantage l'attaque. Une heure après, un conseil secret ayant été tenu, où le second consul était et où se trouvèrent Clelius, Horace, Artemidore, Themiste, Mutius,

Octave, Herminius, Émile, et quelques autres, il fut résolu qu'on n'entreprendrait pas de prendre tous les deux forts à la fois, parce que les troupes romaines seraient trop faibles si elles étaient partagées, qu'ainsi il faudrait seulement faire une fausse attaque du côté du fort le plus difficile à emporter, et que cependant toutes les troupes iraient droit à l'autre fort. Pour cet effet, on prépara des gabions, des mantelets, des fascines, des plates-formes, des béliers, et autres machines nécessaires en semblables occasions et comme les Romains ne voulaient être commandés que par un Romain, Horace eut le commandement général et sous lui Artemidore, Themiste, Octave, Herminius, Émile, Mutius, et Spurius eurent les premiers emplois. Merigene, Amilcar, Meleagene, Acrise, Damon, Sicinius, et tous les autres braves se mêlèrent dans les bandes, ou se rangèrent auprès d'Horace. Pour les consuls ils demeurèrent dans Rome pour la sûreté de la ville, et pour envoyer du secours à Horace s'il en avait besoin, ou pour le soutenir et le recevoir s'il était repoussé. Mais comme le secret est la chose du monde la plus difficile à garder lorsqu'il s'agit de quelque entreprise de cette nature, Porsenna et Tarquin sachant les préparatifs secrets qu'on faisait à Rome, ne doutèrent pas que ce ne fût pour attaquer quelqu'un des deux forts, de sorte que comme leur armée était fort nombreuse, ils se préparèrent également à soutenir ces deux attaques. Aronce commanda d'un côté et Titus de l'autre ; le Prince de Messene quoiqu'il fût encore un peu incommodé de la légère blessure qu'il avait reçue à l'attaque du pont, ne laissa pas de se tenir auprès d'Aronce. Le brave Lucilius frère de la généreuse Melinthe, se trouva aussi de ce côté-là, aussi bien que Mamilius gendre de Tarquin, Telane, Émilium, Theanor et plusieurs autres. Sextus n'osant prendre nul commandement par politique, de peur d'irriter trop les Romains et de les rendre encore plus vaillants par la haine qu'ils avaient pour lui, demeura auprès de Tarquin qui commandait le gros de réserve, pour pouvoir secourir ceux qui en auraient besoin. Mais enfin, le jour destiné à cette grande action étant arrivé, les uns se préparèrent à bien attaquer, et les autres à bien soutenir l'effort des attaquants. Ce fut alors que Clélie eut une agitation d'esprit tout à fait grande, car elle ne douta point que cette occasion ne fût très dangereuse, et qu'Aronce ne s'exposât aux plus grands périls de cette journée. En effet, ce vaillant prince pour se consoler de n'avoir pas combattu au lieu le plus dangereux le jour de l'attaque du pont, se résolut de signaler son courage ce jour-là principalement, ayant su qu'Horace avait le commandement des troupes romaines pour l'exécution de cette entreprise. Ce n'est pas que lorsqu'il pensait qu'il servait Tarquin qui était un tyran qui avait maltraité Clélie et qui était encore amoureux d'elle, et qu'il pensait encore qu'il combattait pour Sextus qui était cause de la mort de Lucrèce, et ensuite de celle de l'illustre Brutus, il n'eût une douleur étrange et qu'il ne trouvât qu'il avait une cruauté insupportable d'empêcher les vivres d'entrer dans une

ville où sa maîtresse était enfermée. Il lui était même fort dur de se voir l'épée à la main contre ses plus chers amis, mais après tout, l'honneur et la nature l'attachant dans le parti du Roi son père, et la haine qu'il avait pour Horace, l'animant à un nouveau désir de gloire, il se disposa à combattre avec je ne sais quelle audace qui lui mettait de la fierté dans les yeux, fit qu'il parut avoir encore la mine plus haute lorsqu'il fut à la tête des troupes. L'avis de Tarquin avait été de se contenter de soutenir l'effort des Romains dans le fort, mais celui d'Aronce fut d'aller au-devant d'eux, et de leur présenter la bataille, de sorte que son opinion étant suivie, il s'alla poster entre Rome et le fort qu'on devait attaquer, et disposa si bien les troupes qu'il avait, qu'on eût dit que toute l'armée de Porsenna était en cet endroit. De sorte que lorsque l'armée romaine qui marchait en ordre parut, ces deux armées se trouvèrent en état d'en venir aux mains. Horace voyant Aronce à la tête des troupes, eut une extrême joie de voir qu'il pouvait sans ingratitude tirer l'épée contre lui, et Aronce le reconnaissant, sentit tout ce que la haine, l'amour, et la gloire peuvent inspirer en une pareille rencontre. Comme les Romains étaient les attaquants, Horace marcha le premier aux ennemis, après avoir encouragé ceux qui le devaient suivre, et par sa voix, et par son action. Presqu'en même temps, Aronce s'avança suivi de tous les siens, et soutint de telle sorte l'effort des ennemis, qu'au lieu d'en être rompu, il les rompit. « C'est aujourd'hui, s'écria Aronce en parlant à Horace, qu'il faut terminer tous nos différends. »

À ces mots, ce vaillant prince redoublant sa valeur ordinaire, s'élança sur son rival avec une impétuosité qui ne lui permit pas de délibérer sur ce qu'il avait à faire, parce qu'il se vit contraint de se défendre. Il ne se démentit pourtant pas en cette rencontre et prenant la parole en parant les premiers coups d'Aronce, « Puisque mon libérateur, répondit-il, veut m'ôter la vie qu'il m'a conservée plus d'une fois, il faut lui montrer, du moins, que je la sais bien défendre. »

Après cela il se fit un combat furieux entre ces deux redoutables rivaux, et Horace se trouva plus en danger d'avoir à soutenir la seule valeur d'Aronce qu'il ne l'avait été lorsqu'il avait soutenu tout seul tout l'effort des ennemis en défendant le pont Sublicien. En effet, Aronce après l'avoir blessé légèrement en deux endroits, lui arracha son épée, le prit, et le donna en garde à quelques-uns des siens, pendant qu'il poursuivait son avantage mais comme les Romains s'aperçurent de la prise d'Horace, ils firent un si grand effort pour le dégager, qu'ils le dégagèrent en effet, durant qu'Aronce combattait contre plusieurs qui après s'être ralliés l'avaient environné. À l'autre pointe, le Prince de Messene qui commandait la cavalerie, voyant qu'il avait en tête Themiste son rival, et son plus fier ennemi se préparant à le bien recevoir, poussa son cheval dans le même temps que Themiste poussa le sien si bien que se rencontrant avec une

égale impétuosité, le Prince de Messene fut dangereusement blessé à la poitrine et Themiste eut le bras droit percé. Le premier chancelant du coup qu'il avait reçu, fut secouru par les siens qui le mirent en lieu de sûreté, et Themiste ne pouvant plus soutenir son épée du bras qu'il avait blessé, la prit de la main gauche et passant au second rang, ne laissa pas de donner ses ordres jusqu'à la fin du combat. Cependant, Aronce voyant qu'on lui disputait trop longtemps la victoire, fit avancer Titus qui combattant avec divers intérêts qui redoublaient son courage, seconda si bien Aronce que malgré la valeur des Romains, ils commencèrent de reculer de ce côté-là. Artemidore voyant ce désordre et remarquant Titus à la tête des Romains qui étaient du parti de Tarquin, fut droit à lui l'épée à la main, mais comme celle de Titus se rompit en parant le coup qu'il lui porta, il se retira parmi les siens. Mais par malheur Artemidore s'étant laissé emporter à la valeur en poussant les ennemis, il reçut un coup de flèche à travers le flanc qui lui fut tiré par un simple soldat caché derrière un buisson, si bien que tombant du coup qu'il avait reçu, les ennemis l'eussent pris prisonnier, si Mutius suivi du brave Merigene ne fût arrivé en cet endroit pour le sauver. Ce fut alors que le vaillant Aronce eut besoin de son courage et de sa prudence, car il vit que malgré tous ses efforts, les Romains ayant repris cœur tout d'un coup, avaient remis l'ordre dans leurs troupes qu'Octave, Mutius et Herminius s'avançaient, et que ses gens étaient prêts à tourner le dos aux ennemis. Ce prince prenant alors une hardie et généreuse résolution, commanda à ses gardes qui le suivaient, de passer au fil de l'épée tous ceux de son parti qui voudraient lâcher le pied et refuser de le suivre. Ainsi, joignant un grand exemple de valeur à ce commandement, le combat recommença avec plus de chaleur qu'auparavant. Horace de son côté ayant repris sa place malgré ses blessures, fit ce qu'il put pour vaincre ou pour mourir. De sorte qu'en cet instant, toutes les troupes se mêlant, tout ce qu'il y avait de gens considérables combattirent de leur main et se signalèrent. Mutius fit des choses admirables, Octave n'en fit pas moins, Lucilius dans le parti d'Aronce se signala hautement, Émile combattit comme un amant brave et malheureux qui n'espérait rien, et qui ne craignait point la mort et tous firent enfin leur devoir dans l'un et dans l'autre parti. Mais comme Aronce avait trop peu d'infanterie, et que pour aller vers un bataillon des ennemis qui lui tirait en flanc, il y avait un petit rideau à passer où la cavalerie était inutile et que d'ailleurs son infanterie était étrangement fatiguée, il se tourna vers une partie de ses gens de cheval et leur proposant de quitter leurs chevaux et de le suivre, ils lui obéirent et furent tête baissée vers ceux qu'il fallait combattre. L'infanterie d'Aronce reprenant alors courage et voyant que les gens de la première qualité lui devenaient égaux au péril qu'il fallait essuyer, fit des choses incroyables. En effet, malgré toute la valeur d'Horace et de tant de braves qui l'accompagnaient, Aronce les défit, et les força de songer à la re-

traite. De sorte que cette cavalerie, qui était devenue infanterie en un moment, reprenant alors ses chevaux, poursuivit les Romains jusqu'assez près de leur ville. Cette retraite se fit pourtant avec quelque ordre, mais elle ne laissa pas de mettre l'épouvante et la confusion dans Rome, et si les consuls n'eussent agi avec prudence et avec autorité, ce peuple effrayé eût fermé les portes aux troupes romaines, de peur que les vainqueurs n'entrassent avec les vaincus. Le grand nombre de blessés qu'on rapportait tout sanglants, redoublait encore la crainte parmi le peuple et si l'amour de la liberté n'eût pas été fortement imprimée dans son cœur, il eût assurément parlé de se rendre. Cependant, au milieu de ce grand tumulte on n'entendit aucun Romain proposer de recevoir Tarquin pour avoir la paix. Au contraire, leur première crainte se changeant en fureur, on n'entendit qu'imprécations contre Tarquin et contre la fière Tullie, et les plus désespérés d'entre eux disaient tout haut qu'il fallait se résoudre à mettre bientôt le feu dans leur ville, plutôt que de se rendre, qu'il valait mieux périr promptement et généreusement par la flamme, que lentement et honteusement par la faim. Enfin, le désordre était si grand qu'on n'a jamais rien vu de semblable. Il y avait une oisiveté universelle dans toute la ville qui faisait que tout le peuple était dans les rues, et dans les places publiques à se plaindre et à murmurer. Artemidore étant rapporté comme les autres blessés, excita encore plus de rumeur, parce qu'il était d'un rang très considérable et d'une valeur extraordinaire. La blessure qu'il avait reçue était si dangereuse, que les chirurgiens ne voulurent pas répondre de sa vie. Si bien que tous ses amis en furent en peine, et Berelise et Clidamire sans songer à rien qu'à la conservation de ce prince, ne pensèrent qu'à lui rendre tous les services dont il pouvait avoir besoin en cet état-là. Pour Themiste et pour Horace, leurs blessures furent si peu dangereuses, qu'ils n'eurent pas besoin de garder la chambre. Clélie, dans un si grand désordre, avait des sentiments bien différents, car elle aimait sa patrie, elle avait pitié de tous ses malheurs, elle haïssait Tarquin, mais comme elle n'aimait pas Horace et qu'elle aimait Aronce, elle avait quelque peine à ne se réjouir pas que ce dernier eût vaincu l'autre. Ainsi, trouvant cette secrète joie criminelle, elle se changeait bientôt en une douleur légitime. « Justes dieux ! disait-elle en elle-même en soupirant, pourquoi ne me permettez-vous pas l'usage de la haine et de l'amitié ? En effet, ma fortune est disposée de telle sorte que je ne puis ni aimer, ni haïr sans crime, ni m'affliger, ni me réjouir innocemment. Si je hais Horace je suis indigne d'être Romaine, puisque c'est un Romain qui a sauvé Rome, qui hasarde tous les jours sa vie pour la défendre, et qui vient de répandre son sang pour le salut de ma patrie. D'autre part, si j'aime Aronce, j'aime un prince qui assiège Rome dont la valeur la va assujettir au tyran, ou la réduire à périr. Mais d'ailleurs si j'aime Horace, je suis une perfide et une infidèle indigne de voir le jour, et si je hais Aronce, je suis parjure et la plus

ingrate personne qui fut jamais. Que ferai-je donc malheureuse que je suis ? reprenait-elle, je me soumettrai à la volonté des dieux, ajoutait cette admirable fille, et sans raisonner tant sur ses choses, et sans vouloir prévoir l'avenir, j'aurai du respect pour mon père, de la pitié pour ma patrie, de l'estime pour Horace, de la tendresse et de la fidélité pour Aronce, et de l'innocence en toutes mes actions. »

Cependant, les consuls et le sénat étaient dans un fort grand embarras, car quelque ordre qu'ils y pussent apporter, toutes les choses nécessaires à la subsistance du peuple devenaient si chères, que cela augmentait encore les murmures de la multitude. Les ennemis qui étaient avertis de ce désordre voulant en profiter, pressèrent la ville plus qu'auparavant si bien qu'il n'y entraît plus rien du tout. On n'osait même plus mener paître le peu de troupeaux qui étaient encore dans Rome hors des murailles de la ville. Rome était en une consternation étrange ! Toutes sortes de divertissements en étaient bannis, les amants mêmes ne parlaient presque plus d'amour à leurs maîtresses, la conversation était égale partout, et Amilcar et Anacreon qui ne pouvaient vivre sans joie, disaient qu'ils étaient plus exposés à mourir d'ennui que de faim, si les choses ne changeaient bientôt de face. On ne voyait tous les jours que des funérailles, ou de ceux qui avaient été blessés au combat, ou de ceux que la nécessité faisait mourir. Il y avait une pâleur mortelle sur la plupart des visages et la crainte de la faim en prévenant les funestes effets, faisait que le peuple croyait déjà souffrir le mal qu'il ne faisait encore qu'appréhender. Les choses étant en cet état, ce qui aigrit encore l'esprit du peuple fut qu'il apprit que la fière et cruelle Tullie, était arrivée au camp de Porsenna, et qu'elle demandait à demeurer à un château qui était proche de celui où était Galerite, jusqu'à la fin du siège. Cependant, Mutius qui depuis longtemps cherchait à se signaler afin de servir sa patrie et de forcer Valérie à l'estimer plus que ses rivaux, fut la trouver un matin, et l'abordant avec le visage d'un homme qui a un grand dessein dans l'esprit, « Souffrez, Madame, lui dit-il, que je prenne congé de vous seule et que je vous révèle un secret qui est de la dernière importance. Je sais bien il y a longtemps que la passion que j'ai pour vous, vous importune, et que des quatre amants qui vous servent présentement, Herminius est le seul aimé, Émile vous donne de la pitié, vous avez de la haine pour Spurius, et de l'indifférence pour moi. Mais enfin Madame, malgré mon malheur, je me suis mis dans la fantaisie d'avoir part à votre compassion, puisque je n'en puis avoir à votre tendresse. Préparez-vous donc, Madame, à me donner quelques larmes, quand vous apprendrez ma mort, car enfin j'ai à vous assurer que vous avez plus de part que ma patrie au dessein que j'ai de la délivrer. Je ne puis vous parler plus clairement, le temps vous en apprendra davantage et vous fera savoir qu'en vous disant adieu aujourd'hui, je crois vous le dire pour la dernière fois. Mais de peur que votre réponse ne m'abatte le cœur, ajouta-t-il, j'aime mieux partir sans l'attendre. »

Et en effet, Mutius, sans donner loisir à Valérie de lui répliquer une parole, s'en alla droit au sénat, après avoir fait avertir les consuls qu'il avait quelque chose d'important à dire. Dès qu'il fut devant l'assemblée, prenant la parole avec une fermeté héroïque, « Seigneurs, dit-il d'une voix assurée, je viens vous demander deux grâces, l'une de pouvoir sortir de la ville déguisé en Toscan, et l'autre de ne m'obliger point à vous dire par quelle voie je prétends entreprendre de délivrer Rome. Le secret est si absolument nécessaire à l'exécution de mon dessein, que je ne dois pas le confier à une grande assemblée et cependant, j'ai une si haute estime de votre vertu en général, que je croirais vous faire tort si j'entreprenais de choisir quelqu'un de la compagnie en particulier pour lui confier mon dessein. Qu'il vous suffise que je vous assure qu'il est grand, et qu'il peut-être heureux, et que je vous assure ensuite que si je meurs, je tiendrai ma vie très glorieusement employée puisque je l'aurai perdue pour redonner la liberté à ma patrie. Mutius ayant cessé de parler, on délibéra sur ce qu'il avait dit mais quoiqu'il y eût peu d'apparence de penser qu'un homme seul pût faire lever le siège, néanmoins les choses étaient en si mauvais termes, que connaissant Mutius pour un homme de haute naissance, de grand cœur, fort zélé pour la liberté, et d'un esprit ferme et fort touché d'un puissant désir de gloire, le sénat lui accorda ce qu'il demandait. Après quoi, sans perdre temps dès le soir même, il se déguisa en simple soldat toscan et se servant de l'obscurité des ténèbres pour passer de la ville dans le camp ennemi, il sortit de Rome avec un poignard caché, sans que nul autre que lui sût ce grand dessein que l'amour de la patrie, et l'amour qu'il avait pour la vertueuse fille de Publicola, lui avaient également inspiré. Comme la nourrice de Mutius était de Toscane, il parlait assez bien toscan pour ne craindre pas d'être reconnu au langage. Il passa donc le Tibre pendant la nuit, et fut assez heureux pour arriver au quartier de Porsenna sans être arrêté. Lorsqu'il y fut il se mêla parmi un grand nombre de soldats qu'il vit assemblés devant une tribune relevée de deux marches seulement, sur laquelle était un homme de bonne mine qui donnait les ordres nécessaires pour la paye des soldats, et qui paraissait avoir toutes les marques de la royauté car il avait une robe de pourpre et des gardes auprès de lui. Mutius en approcha aussi près qu'il voulut, car comme il ne paraissait pas avoir d'armes, et qu'il avait l'habillement d'un Toscan, on ne se défiait pas de lui. Il s'approcha donc de cette tribune, et s'étant persuadé que celui qui l'occupait était Porsenna, n'osant s'en informer de peur de se découvrir et craignant de ne pouvoir retrouver une occasion aussi favorable pour son dessein, tout d'un coup, regardant cet homme comme l'ennemi de Rome, le protecteur de Tarquin, et comme un prince enfin de qui la mort était nécessaire pour délivrer sa patrie, en un moment il sent la presse, tire le poignard qu'il avait, s'élance sur lui, et lui enfonce ce poignard dans le cœur avec tant de promptitude, qu'on ne le vit que lorsqu'il l'eut re-

tiré tout sanglant du corps de celui que Mutius avait pris pour Porsenna. Cette hardie action surprit de telle sorte tous ceux qui la virent, que celui qui l'avait faite eût peut-être pu se sauver malgré ceux qui l'environnaient, si le Roi d'Étrurie sortant alors de sa tente qui était fort proche et apprenant la chose, n'eût commandé à ses gardes de lui amener cet homme, vif ou mort. Et en effet, Mutius après s'être assez facilement démêlé le poignard à la main, de cette foule de soldats épouvantés qui avaient vu son action, fut contraint de se laisser conduire devant Porsenna, par les gardes qu'il avait envoyés pour le prendre. Ce prince était alors devant sa tente, où l'on voyait les apprêts d'un sacrifice qu'il faisait offrir aux dieux tous les matins, et avait alors à l'entour de lui Aronce, Telane, Lucilius, Teanor, Emilius, et plusieurs autres personnes de qualité. Comme on avait arraché à Mutius le poignard dont il avait fait cette hardie action, il parut sans armes devant Porsenna, avec un visage plein de fierté où on voyait du chagrin d'avoir manqué son entreprise, mais nulle frayeur de la mort qu'il devait croire qui lui était préparée. Dès qu'il fut devant le roi, ce prince irrité prenant la parole : « Qui es-tu ? lui dit-il, d'où viens-tu ? Dis-moi qui t'envoie, qui te fait agir, qui sont tes complices et si tu n'en voulais qu'à celui que tu as tué, ou si tu prétendais m'ôter la vie ?

— Je suis citoyen romain, répliqua-t-il fièrement, ma naissance est noble, on m'appelle Mutius, et l'action que je viens de faire doit te prouver que je ne manque pas de cœur. De sorte que te regardant comme le plus dangereux ennemi de Rome, j'ai voulu la délivrer en t'ôtant la vie, mais afin que tu ne croies pas être en sûreté, quand tu m'auras fait mourir, sache que je ne suis pas seul qui ait formé ce dessein et que nous sommes trois cents qui avons juré ta perte, dont je suis le moindre en grandeur de courage. Le sort est tombé sur moi le premier, mais j'espère que quelqu'un des autres sera plus heureux que je ne l'ai été, et que ta mort vengera tous les Romains du tort que tu as de protéger un infâme tyran.

— Mais pourquoi, reprit Porsenna, les trois cents conjurés dont tu parles n'ont-ils pas plutôt songé à attaquer Tarquin que moi ?

— C'est, répondit Mutius, parce que si le tyran était mort, ton parti au lieu d'en être plus faible, en serait plus puissant, et que si tu avais perdu la vie, le parti de Tarquin serait détruit. »

Porsenna étant alors encore davantage irrité contre Mutius, et voulant savoir les noms de ceux qu'il disait avoir conjuré contre sa vie, commanda à ses gardes de lui faire dire par force ce qu'il voulait savoir. Mais Mutius pour les empêcher d'exécuter ses ordres, s'avança promptement vers le feu qui était préparé pour le sacrifice, et mettant sa main au milieu des flammes, « Vois, lui dit-il sans changer de visage, par la fermeté que j'ai à souffrir la rigueur du feu, combien peu craignent la douleur ceux qui aiment ardemment la gloire et

juge par ce que je fais, si je suis capable de dire par la force des tourments ce que tu veux savoir de moi. »

Mutius dit cela d'un air si ferme et si hardi, et il regarda brûler sa main d'un visage si tranquille, que Porsenna et tous ceux qui l'entournaient furent si épouvantés de cette action, qu'ils jetèrent des cris d'étonnement qu'ils ne purent retenir. Porsenna lui-même s'avança vers Mutius, et commanda à ses gardes de retirer sa main du feu. « Ce que tu fais contre toi-même, lui dit alors ce prince en le regardant avec admiration, est bien plus grand que ce que tu as voulu faire contre moi, et si j'avais un sujet qui en eût fait autant pour mon service, il n'y a point de récompense si grande que la grandeur de son courage ne dût attendre de moi.

— Il serait encore plus beau, Seigneur, reprit Aronce, d'estimer la grandeur de courage en la personne d'un ennemi, qu'en celle d'un sujet.

— J'en tombe d'accord, reprit Porsenna, et pour vous témoigner que j'en suis persuadé, je donne la vie à Mutius.

— Je vous en remercie pour lui, Seigneur, répliqua généreusement Aronce, car il est à mon avis assez fier pour ne se soucier pas qu'on lui rende un bien qu'il a voulu perdre, et je vous remercie pour moi-même de m'avoir donné un si grand exemple à suivre.

— Il est vrai Seigneur, reprit Mutius, que la vie m'est fort indifférente mais comme il suffit pour m'obliger, que le roi ait dessein de me rendre une chose qu'il croit qui me doit être agréable, je veux bien lui témoigner ma reconnaissance, en lui disant encore une fois que sa vie ne peut plus être en sûreté s'il ne donne la paix à Rome et s'il n'abandonne le parti de Tarquin, qui est trop injuste pour prospérer longtemps. Car enfin, je suis le moins brave des trois cents qui ont conjuré sa perte.

— Ha ! Mutius, s'écria Porsenna, si je suis assez haï de trois cents hommes aussi braves que toi, pour me vouloir donner la mort, une armée de cent mille hommes ne pourrait conserver ma vie et pour te témoigner combien j'estime ton courage, je veux ajouter la liberté à la vie que je t'ai déjà accordée.

— Comme ce bien-là m'est mille fois plus cher que la vie, répliqua-t-il, je vous en rends grâces Seigneur, mais je ne puis dissimuler mes sentiments, sachez que tout grand qu'est ce bien-là, je ne puis l'accepter si c'est à condition de cesser d'être votre ennemi, si vous continuez d'être ennemi de Rome. Car comme je ne puis jamais cesser d'être Romain, je ne puis aussi jamais être dispensé de haïr ceux qui voudront assujettir ma patrie, c'est pourquoi ne m'accordez pas la liberté si vous prétendez m'engager par-là dans vos intérêts. Car enfin, ajouta-t-il fièrement, je ne puis jamais être dispensé du serment que j'ai fait avec ces trois cents Romains qui ont juré votre perte. »

Porsenna toujours plus surpris de la hardiesse de Mutius, commanda qu'on le menât dans une tente, qu'on fît penser sa main, qu'on le traitât fort bien, et qu'on le gardât jusqu'à nouvel ordre. Après quoi, Tarquin étant arrivé, témoigna à Porsenna avoir beaucoup d'animosité contre Mutius et lui demanda à quels supplices il l'avait destiné. "Vous devriez plutôt demander, reprit Porsenna, par quelle voie je puis me garantir de ces trois cents déterminés, qui pour vos intérêts en veulent à ma vie seulement.

— Ce que je vous dis Seigneur, répliqua Tarquin, convient à ce que vous dites, car enfin il n'y a point d'autre moyen pour éviter l'effet de cette conjuration, que de faire trembler tous les conjurateurs par les effroyables supplices que vous ferez souffrir à Mutius.

— Mais que peut-on faire souffrir à un homme, répliqua Porsenna, qui vient presque chercher une mort assurée, avec un poignard seulement au milieu d'une armée ennemie pour me tuer, qui souffre le feu sans changer de visage, et qui ne veut point de la vie, ni de la liberté, à condition de cesser d'être mon ennemi ?

— Les supplices volontaires, reprit Tarquin, ne sont pas supplices, mais si vous forcez Mutius à souffrir, vous lui verrez changer de langage, principalement si les tourments qu'on lui fera endurer sont longs et redoublés. Car après tout, ajouta le cruel Tarquin, la crainte est la plus sûre garde des rois en de pareilles rencontres,

— Pour moi, interrompit Aronce, qui ne pouvait souffrir que Porsenna écoutât les conseils du tyran, je trouve qu'au lieu de chercher par quelle voie le roi peut se garder de tant de généreux ennemis, il serait bien plus beau et bien plus sûr de chercher les moyens de n'avoir nul sujet de se garder d'eux.

— Mais comment cela pourrait-il être ? reprit brusquement Tarquin,

— La chose serait fort aisée, répondit généreusement Aronce, si le roi faisait ses amis de ses ennemis.

— Il faut encore porter le conseil plus loin, répondit fièrement le tyran, et ajouter qu'il faut même que le Roi d'Étrurie fasse ses ennemis de ses amis.

— Le conseil d'Aronce, reprit Porsenna sans permettre à Tarquin de continuer son discours, est digne de lui et digne de moi, et quand mes amis se mettront en état de ne considérer que leurs intérêts sans considérer les miens, il m'importera peu qu'ils deviennent mes ennemis et je serai alors plus fort d'avoir attaché de généreux ennemis à mes intérêts, que de perdre des amis préoccupés qui ne considèrent que les leurs. Aronce, Lucilius, Telene, Emilius, Teanor, et tous les autres chefs qui étaient présents, ayant témoigné par un murmure confus qu'ils louaient ce que Porsenna disait, Tarquin se trouva surpris et embarrassé. Mais comme c'était un prince que la politique avait rendu capable de s'accommoder promptement aux

événements les plus inopinés, il n'hésita pas un moment, et prenant la parole : « Seigneur, dit-il à Porsenna, pour vous témoigner que je n'ai regardé que la seule conservation de votre vie, je veux bien recevoir sans aigreur ce que vous venez de dire et vous conseiller même la clémence, quoique selon mon sens cette vertu ne doive être employée que rarement lorsqu'on veut se faire craindre et respecter. Pardonnez donc à Mutius puisque vous en avez envie, mais n'allez pas laisser échapper l'occasion de prendre Rome, qui ne peut manquer d'être prise, pour peu que vous veuillez attendre. Il n'en coûtera pas la vie à un de vos soldats, la faim va détruire trois cent mille hommes tout d'un coup, et les forcer de se rendre sans condition ou de faire un grand bûcher de leur ville, pour éviter de tomber sous votre puissance.

— Chacun a ses maximes et ses raisons, reprit Porsenna, et la chose est d'assez grande importance pour la considérer avec plus de loisir. Cependant, ajouta ce prince, il sera bon de faire offrir aux dieux, le sacrifice qui est préparé, pour les remercier du péril que j'ai évité, et pour leur demander un conseil qu'eux seuls me peuvent donner. »

Tarquin n'osa contredire Porsenna, mais au lieu d'assister au sacrifice, il se retira et fut consulter avec la cruelle Tullie sur ce qu'il avait à faire. Dès qu'il fut parti, Aronce faisant agir tous ses amis, entretint le Roi son père, dans les sentiments généreux qu'il lui avait inspiré, mais comme ce prince avait de la peine à se déterminer absolument, il demanda deux jours à se résoudre. Cependant, à cause de ces trois cents Romains dont Mutius avait parlé, on redoubla la garde du roi, on ne laissa plus approcher personne de lui sans savoir qui c'était, on visita tous ceux qui en approchèrent de peur qu'ils n'eussent des poignards cachés comme Mutius, et l'on prit tant de soin de garder ce prince, qu'il comprit que cette inquiétude était pire que la mort. Le soir, il fut au château où étaient Galerite et la Princesse des Leontins, qui ayant su ce qui était arrivé et voulant le porter à la paix, le louèrent fort d'avoir donné la vie à Mutius, et lui firent conseiller par ses principaux ministres, d'envoyer offrir la paix à Rome. D'abord il y résista, disant que l'honneur ne voulait pas qu'il abandonnât Tarquin après l'avoir protégé, ajoutant qu'on pourrait penser que la peur d'être assassiné l'aurait porté à prendre cette résolution, quoique ce fût principalement parce que l'action de Mutius rappelant dans sa mémoire toutes les grandes choses qu'avaient faites depuis la guerre, Brutus, Publicola, Horace, Herminius, et tous les autres Romains, il commençait de connaître que Rome devait être protégée des dieux, et que Tarquin en devait être abandonné. Si bien qu'ayant quelques remords de protéger un prince si injuste contre des gens si pleins de vertu, il eût volontiers voulu donner la paix à Rome s'il eût cru le pouvoir faire avec honneur. Son esprit étant en cet état, il apprit que l'action de Mutius rendait la valeur des Romains si redoutable à ses soldats, qu'oubliant le dernier avantage qu'ils avaient remporté, une terreur panique

s'emparait de telle sorte de leur esprit, qu'au moindre bruit qu'entendaient les sentinelles, ils croyaient voir les trois cents compagnons de Mutius venir fondre sur eux. Porsenna sut en même temps que Tarquin avait rappelé tous les siens en son quartier qui était de l'autre côté du fleuve, qu'il avait tenu conseil avec la fière Tullie, qu'il avait envoyé secrètement à Ceres, à Cumes, et à Tarquinie et que Tullie allait arriver à ce château. De sorte que le procédé de Tarquin l'irritait encore plus, le porta plus facilement dans les sentiments où Aronce désirait qu'il fût. Mais comme Galerite craignit l'adresse de Tullie, elle se chargea de la recevoir, pendant que le roi s'en allant par un autre côté, s'en retournerait au camp. Et en effet, cette cruelle reine étant arrivée, fut reçue par Galerite avec la civilité qui était due à sa condition. Elle parut surprise de n'y trouver plus le roi à qui elle voulait parler, mais comme elle avait un esprit hardi qui ne s'étonnait pas aisément, elle parla à Galerite comme une personne qui eût été dans ses intérêts lui eût pu parler. Elle la conjura d'empêcher Porsenna d'abandonner le siège de Rome, « Car enfin, lui disait-elle, quand Porsenna voudrait garder sa conquête j'y consentirais, et je m'engagerais même à faire que Tarquin y consentît, n'y ayant rien que je ne choisisse plutôt que de voir Rome en liberté. Mais comme il pourrait être, ajoutait-elle, que le Roi d'Étrurie ne voudrait pas usurper l'état d'un prince dont il s'est déclaré protecteur, quand on aura pris Rome j'offre d'ôter ma fille à Mamilius pour la donner à Aronce, et de porter ensuite Sextus à se contenter de régner à Tarquinie.

— Pour moi, Madame, répliqua Galerite, je n'ai rien à répondre aux propositions que vous me faites, si ce n'est qu'il vous est aisé de juger que jamais les Romains ne souffriront que Tarquin soit roi de Rome, qu'il est absolument impossible de le pouvoir rétablir à cause de l'effroyable haine qu'on a contre lui, et qu'ainsi, Porsenna ne pouvant faire la guerre utilement pour Tarquin, peut faire la paix glorieusement pour lui. Je sais bien pourtant, ajouta cette sage princesse, que le roi fera autant d'instances qu'il pourra pour vos intérêts, mais après tout, je suis persuadée qu'il n'est pas juste de faire périr une grande ville et une grande armée, pour une chose qu'on sait bien qui ne peut jamais être, principalement, poursuit cette princesse, quand on agit pour un prince qui ne considère que sa propre grandeur et qui ne songe point aux intérêts de ceux qui hasardent tout pour les siens. »

Tullie eut une peine extrême à s'empêcher de répondre fièrement à Galerite, mais comme elle ne voulait point rompre entièrement afin d'avoir plus d'occasion de nuire à Aronce et à Clélie, elle dissimula son ressentiment, et dit à Galerite qu'il fallait qu'elle allât dire au Roi d'Étrurie qu'il ne trouvât point étrange si Tarquin demeurerait à son quartier, jusqu'à ce qu'il eût pris ses résolutions, de peur que ses ennemis ne voulussent le porter aussi bien à le livrer aux Romains, qu'à abandonner le siège de Rome. Et en effet, quittant Galerite,

elle fut un moment chez la Princesse des Leontins à qui elle dit adroitement que si elle pouvait faire en sorte que Porsenna prit Rome, et rétablît Tarquin, elle lui ferait épouser le Prince Titus. Après quoi, elle remonta dans son chariot. Mais à peine y fut-elle, qu'elle apprit que les soldats qui l'avaient vue passer, murmuraient tout haut dans le camp de ce qu'on employait leur courage à remettre sur le trône une femme qui avait passé sur le corps de son père, et qui devait plutôt songer à aller rendre compte aux dieux de tous ses crimes, qu'à régner dans une ville où il y avait tant de braves gens. Cet avis sincère qu'elle reçut par le capitaine de ses gardes, lui fit changer de résolution. Si bien qu'au lieu d'aller trouver Porsenna, elle retourna au quartier de Tarquin, à qui elle voulut persuader de surprendre la nuit le camp du Roi d'Étrurie, ou bien, puisqu'il ne pouvait prendre Rome, d'employer quelque intelligence qu'elle avait dans la ville à y mettre le feu. Cependant, le procédé de Tarquin ayant irrité Porsenna, le siège ne pouvant plus bien aller entre deux camps divisés, et le courage de Mutius, et le conseil d'Aronce, ayant touché le cœur du Roi d'Étrurie, il renvoya Mutius à Rome par Lucilius, qui eut ordre d'offrir la paix aux Romains à des conditions raisonnables. Telane accompagna aussi Lucilius pour négocier cette grande affaire. Leurs instructions portaient qu'ils demandassent encore une fois le rétablissement de Tarquin, sans insister pourtant fort sur un article qu'on savait bien qui ne pouvait jamais être accordé. Qu'ils obtinssent, du moins, qu'on lui rendît tout ce qu'il avait eu de la succession du premier Tarquin et tout ce qu'il avait acquis depuis, et qu'on rendît à Porsenna un petit pays du côté des Veintins que les Romains avaient usurpé sur lui à la dernière guerre, offrant moyennant cela, de rendre le Janicule et de retirer son armée des terres de Rome. Et afin que tous actes d'hostilité pussent plutôt cesser, il voulut que ces ambassadeurs demandassent vingt filles de qualité pour otages et vingt jeunes enfants de condition, jusqu'à l'entière conclusion de la paix, ne voulant point absolument ni rendre le Janicule, ni retirer son armée sans cette condition-là. Lucilius et Telane étant bien instruits de ce qu'ils avaient à faire, partirent avec Mutius qui dans son cœur avait une joie tout à fait grande de voir que son dessein avait si heureusement réussi, et de ce que son mensonge avait autant servi à délivrer Rome, que sa valeur, car il n'était pas vrai qu'il y eût trois cents Romains qui eussent juré la perte de Porsenna, et il n'avait parlé de cette sorte que pour obliger ce prince à lever le siège. Pour Aronce, il avait tant de joie de pouvoir espérer de voir la paix, qu'il ne pouvait s'empêcher de s'en aller entretenir avec la Princesse des Leontins, et la généreuse Melinthe. Il eut même la satisfaction de pouvoir renvoyer à Rome ce vieillard que Galerite lui avait promis de faire délivrer, et que Plotine souhaitait si ardemment de voir, afin d'apprendre sa naissance qu'elle ignorait alors. De sorte qu'Aronce afin de se servir de cette favorable occasion pour donner de ses nou-

velles à Clélie, lui écrivit par Telane, et à Artemidore, à Herminius, à Octave et à plusieurs de ses amis, pour les obliger à travailler à la paix. Lorsque Lucilius et Telane s'approchèrent des murailles et que le peuple vit qu'ils venaient avec des palmes à la main pour témoigner qu'ils apportaient des propositions de paix, il jeta des cris de joie, fut à la porte par où ils devaient entrer avec précipitation, et témoigna tant d'empressement de savoir ce qu'ils avaient à dire, qu'il fut aisé de juger qu'ils seraient favorablement écoutés. Aussi furent-ils conduits à l'instant même devant le sénat, à qui Lucilius présenta Mutius. Ensuite de quoi, racontant en peu de paroles ce qui s'était passé et exagérant avec adresse la générosité de Porsenna qui était capable non seulement de donner la vie et la liberté à un homme qui avait voulu lui donner la mort, mais encore, d'envoyer offrir la paix lorsqu'il pouvait espérer un heureux succès de la guerre, il disposa adroitement l'esprit des sénateurs à écouter les propositions qu'il avait à faire. Il fut pourtant arrêté dès le premier article qui parlait du rétablissement de Tarquin, et le sénat tout d'une voix dit que la mort étant préférable à la servitude, il n'y avait point de paix à espérer si elle ne se pouvait faire sans cela. Comme Lucilius avait un ordre de n'insister pas sur cet article, il dit, suivant ses instructions que, du moins, il fallait rendre aux Tarquin ce qui leur appartenait comme à de simples citoyens, de sorte que cette modification leur ayant adouci l'esprit, ils accordèrent qu'on leur rendrait ce qui se pourrait encore trouver qui leur eût appartenu, non pas comme la justice le voulant ainsi, mais seulement en considération de ce que Porsenna leur rendait Mutius. Ensuite, Lucilius demanda qu'on restituât à Porsenna une petite étendue de pays qu'on avait usurpée sur son État, qu'on lui donnât vingt filles de qualité en otage, et vingt jeunes garçons de condition et qu'aussitôt il retirerait ses troupes du Janicule, ouvrirait les passages, rendrait le fleuve libre, et ferait cesser tous actes d'hostilité sans se mêler plus des affaires de Tarquin. À peine Lucilius se fut-il retiré après avoir achevé d'expliquer les prétentions de son maître, que tous ceux qui composaient le sénat n'ayant qu'un avis, dirent qu'ils ne trouvaient point de difficulté à accorder à Porsenna ce qu'il demandait. Il y en eut pourtant quelques-uns qui voulurent insister sur l'article des otages, mais comme Publicola voyait de quelle importance était la paix et qu'il connaissait bien que ceux qui parlaient ainsi devaient avoir quelque inclination secrète pour Tarquin parce que n'ayant point d'enfants ils n'avaient nul intérêt à cet article, il s'opposa à leur sentiment, de sorte que prenant la parole : « Non, non, dit-il avec précipitation, il ne faut pas insister sur une chose juste, car enfin, il est équitable que Porsenna rendant le Janicule devant l'entière exécution du traité qu'on doit faire, ait des otages pour sa sûreté, et il ne faut pas craindre qu'un prince qui renvoie un ennemi qu'il pouvait garder avec justice, retienne des otages qu'il ne pourrait garder sans violer la foi publique.

— Mais comment prétend-on, reprit brusquement un de ces sénateurs qui étaient de contraire avis, qu'on choisisse ces vingt filles de qualité ?

— Pour témoigner au public, reprit Publicola, que je ne prétends pas excepter ma fille de la règle générale, et que tout ce qui est à moi est à la République, mon avis est qu'on fasse ce choix par ordre du sort sans aucun artifice, et que généralement tous les noms des jeunes garçons de qualité soient dans un vase, et ceux de toutes les filles de condition dans un autre, et qu'au milieu du temple de Janus qui doit être fermé dès que ces otages auront été livrés, un jeune enfant tire vingt de ces billets que l'on aura bien mêlés auparavant, et qu'après cela sans contestation aucune, celles dont les noms se trouveront dans ces vingt billets soient envoyées à Porsenna. »

L'avis de Publicola ayant été trouvé juste et généreux tout ensemble, ceux qui avaient voulu apporter quelque obstacle à la paix, n'osèrent plus résister. Mais avant que de se séparer, le sénat résolut de donner à Mutius la même prairie dans laquelle il avait fait cette grande action de souffrir le feu avec tant de constance. Et en effet, on nomma depuis ce coin de terre les prés Mutiens, et on l'appela Mutius Scevola à cause de sa main brûlée. Après que cette délibération eut été prise, on la fit savoir à Lucilius et à Telane qui ne purent pourtant s'en retourner que le jour suivant, parce que le sénat ne voulut pas absolument conclure la chose sans les suffrages du peuple. Il est vrai qu'il était aisé de juger qu'il approuverait la délibération qu'on avait faite, car il souffrait encore beaucoup davantage que les gens de qualité. Au sortir du sénat, Telane rendit les lettres d'Aronce à Clélie et à tous ceux à qui il écrivait. Il voulut aussi mener ce vieillard qui l'avait accompagné à Plotine, mais il le pria de le laisser chez Clélius. Cependant, Telane voulut, du moins, faire savoir à cette belle fille dont il était toujours amoureux, qu'Aronce avait tenu la parole qu'il lui avait donnée. C'est pourquoi il fut chez elle où il trouva bonne compagnie, car Valerie, Berelise, Clidamire, Anacreon, Amilcar, Herminius, Acrise, et Sputius y étaient. Octave et Horace y étaient aussi et comme l'action de Mutius et la paix étaient deux choses fort nouvelles et fort importantes, on ne parlait que de cela dans toutes les compagnies, chacun exagérant ou affaiblissant le mérite de l'action de Mutius selon son sens, ou selon son inclination. Comme Telane était estimé de tout le monde, on le reçut avec joie, on lui demanda des nouvelles d'Aronce, on le remercia de la paix comme s'il l'eût faite, et on lui fit mille caresses. « Pour moi, dit agréablement Plotine, je crois que Berelise, Clidamire et moi, voyons encore Telane avec plus de joie que Valerie, car comme elles ne sont pas de Rome et que je ne crois pas être Romaine, quoique je ne sache pas encore précisément qui je suis, nous n'appréhendons pas comme elle d'aller en otage au camp de Porsenna.

— Ce que vous ne craignez pas, reprit Telane, est ce qui m'afflige, car j'aurais assez de joie que vous pussiez être en un lieu où je pourrais vous rendre quelque service,

— Il est vrai, dit Valerie d'un air assez mélancolique, que la joie que j'ai de la paix n'est pas tout à fait pure, et que la crainte que le sort ne tombe sur moi m'inquiète assez,

— Avouez le vrai, lui dit Berelise tout bas, ce n'est pas cela seulement ça qui cause la tristesse qui paraît dans vos yeux, et confessez-moi que la peur que vous avez que l'action de Mutius qui donne la paix à Rome ne fasse changer de sentiments à Publicola et ne nuise à Herminius, vous donne de l'inquiétude.

— Il est vrai, répliqua Valerie en rougissant, que mon père est si accoutumé de sacrifier toutes choses au bien public, que je ne puis m'empêcher de craindre d'être une des victimes de la paix. »

Cependant que Berelise et Valerie parlaient bas, Plotine ne pouvant s'empêcher de parler en raillant des choses les plus sérieuses, « Pour moi, disait-elle, je vous avoue que j'ai présentement la plus grande inquiétude du monde de savoir qui était de ces trois cents qu'on dit que Mutius a assuré qui avaient conjuré de tuer Porsenna,

— Je sais bien du moins que je n'en suis pas, reprit Herminius,

— Je serais même bien marri d'en être soupçonné, ajouta Horace,

— Je suis de votre sentiment, poursuivit Octave,

— Comme Anacréon et moi, dit alors Amilcar, ne sommes pas nés à Rome, nous n'avions nulle part à cela puisque Mutius a dit qu'il y avait trois cents jeunes Romains qui avaient conspiré contre la vie de Porsenna.

— Pour ce qui me regarde, dit Spurius, comme Mutius et moi ne sommes plus dans la même confiance que nous avons été autrefois, on ne peut pas croire qu'il m'ait communiqué son dessein,

— Et pour moi, ajouta Acrise, j'ai plusieurs raisons qui font qu'on ne m'en peut accuser, car premièrement je ne suis pas né dans Rome, secondement...

— Eh de grâce ! interrompit Plotine en riant sachant combien Acrise aimait à parler, arrêtez-vous là, car je ne hais rien davantage que ces gens qui dans une grande compagnie où tout le monde a droit de dire quelque chose, commencent de parler par premièrement, et qui continuent par secondement et troisièmement, et je meurs toujours de peur qu'ils n'aillent jusqu'à pouvoir dire centièmement ! »

Toute la compagnie ayant ri de la manière dont Plotine avait interrompu Acrise, il en fut un peu interdit et fut pourtant contraint d'entendre raillerie malgré lui, de peur de fâcher Plotine dont il était toujours amoureux. Cependant, cette belle fille pour ne lui donner pas loisir de se fâcher, changea de discours et regardant tous

ceux qui avaient parlé, « Mais de la façon dont vous parlez tous, reprit-elle, on dirait qu'on vous ferait une injure de vous accuser d'être de ces trois cents conjurateurs !

— Pour vous épargner la peine d'en chercher un si grand nombre, dit alors Telane, je vous assurerai que je crois que Mutius était seul, et qu'il s'est servi de ce mensonge pour porter Porsenna à ce qu'il désirait. Car en venant ici il a dit certaines choses qui ne me permettent point du tout d'en douter,

— Si cela est ainsi, reprit Plotine, je crois que cette heureuse aventure doit réconcilier le mensonge avec Herminius.

— Au contraire ! répliqua-t-il, je le haïrai encore davantage car bien que je sois fort zélé pour ma patrie, je vous confesse que je n'aimerais pas à la délivrer par un mensonge, ni par un assassinat, et si j'avais à choisir de l'action d'Horace ou de celle de Mutius, je n'hésiterais pas un moment, quoique le succès de la dernière soit encore plus considérable que celui de l'autre. Mais afin qu'on ne pense pas que je parle comme un rival ou comme un envieux, je louerai Mutius de la constance avec laquelle il a supporté l'ardeur de ce brasier qui lui a brûlé la main, et du courage qu'il a eu d'entreprendre une chose où vraisemblablement il devait périr. Mais pour le mensonge, et pour l'assassinat, je vous confesse ingénument, que je ne puis y trouver rien qui ne choque mon inclination, car selon moi pour faire qu'une action soit toute héroïque, il faut non seulement que le motif en soit juste, mais encore que les moyens en soient nobles et innocents.

— En effet, ajouta Valerie, donnez à l'action de Mutius une cause indifférente, il sera le plus criminel de tous les hommes et le plus inconsideré et on ne pourra le louer que d'une témérité heureuse.

— Si vous parliez présentement comme cela dans la place du Capitole, reprit Plotine, le peuple vous regarderait comme une ennemie de Rome.

— Valerie a pourtant raison, reprit Octave,

— Mais après tout, dit Amilcar, il est bon qu'il y ait des héros de toutes sortes, c'est-à-dire de peu scrupuleux, de téméraires, et de menteurs, car enfin, sans Mutius vous n'auriez point la paix. Ainsi, je conclus qu'on mette le mensonge dont il s'est servi au rang de ces mensonges innocents dont nous avons tant parlé ici un jour.

— Ce sera bien assez de le mettre au rang des mensonges heureux, répliqua Herminius.

— En vérité, dit alors Plotine, je m'aperçois bien qu'il n'y a presque point de plaisirs quelque grands qu'ils soient, qui ne soient mêlés de quelque douleur. En effet, la paix qui est un si grand bien me va peut-être causer plusieurs déplaisirs car à mon avis, Berelise, Clidamire, et Anacreon, s'en iront bientôt. Et puis à n'en mentir pas, je crains étrangement que le sort qui doit choisir ces vingt filles de

qualité qui doivent être données en otage, ne m'aïlle ôter cruellement toutes celles que j'aime le mieux. »

Comme Plotine achevait de parler, Clélie entra qui allait chercher Valerie. Un moment après Cefonie amena Clelius dans la chambre de Plotine, avec ce même vieillard qu'elle avait déjà vu une fois et qui lui devait apprendre sa véritable naissance. Dès qu'elle le vit, elle changea de couleur par la crainte qu'elle eut d'être moins qu'elle n'avait pensé. Il est vrai qu'elle ne fut pas longtemps dans cette incertitude, car Clelius au milieu de cette compagnie l'embrassa fort tendrement, et prenant la parole en la présentant à Horace : « Vous savez généreux Horace, lui dit-il, que je vous ai parlé comme un homme qui a résolu de vous donner sa fille à la fin de la guerre, mais en attendant que je vous tienne ma parole, il faut que je vous donne une sœur qui assurément est digne de cette qualité. Recevez donc Plotine comme un frère généreux la doit recevoir, mais après cela, ajouta-t-il en se tournant vers Clélie, il faut que je donne encore une sœur à ma fille aussi bien qu'à Horace, c'est pourquoi, poursuivit-il en adressant la parole à Clélie, embrassez Plotine comme une personne qui vous est unie par le sang et vous Octave, ajouta-t-il, faites la même chose que Clélie. »

Le discours de Clelius surprit d'une telle sorte toute la compagnie, et principalement Clélie, Horace, Octave et Plotine, qu'ils se regardaient sans se pouvoir parler et sans même se faire l'un à l'autre les civilités que cette reconnaissance demandait d'eux. Mais à la fin, Plotine prenant la parole en parlant à Clelius : « Il vous est si peu avantageux, Seigneur, lui dit-elle, de donner une sœur à Clélie telle que moi, que je ne doute point que vous ne soyez mon père puisque vous le dites, mais je vous avoue que je ne comprends pas comment je puis être sœur d'Horace et de Clélie tout ensemble ?

— Puisque c'est une chose qui doit être publique, reprit Clelius, il vaut autant commencer de la publier devant une compagnie comme celle-ci.

— Pour moi, dit Horace, j'ai une si grande impatience de savoir de quelle façon j'ai l'avantage d'être frère de Plotine et frère d'une fille de Clelius et d'une sœur de Clélie, que vous ne pouvez m'obliger plus sensiblement qu'en me disant ce que je meurs d'envie d'apprendre.

— Sachez donc, reprit Clelius, que vous êtes fils d'une femme d'un très grand esprit et d'une très grande vertu, pour qui j'ai eu, presque dès l'enfance, la plus respectueuse affection qui fut jamais, et de qui je conserve la mémoire avec beaucoup de tendresse. Vous savez qu'elle perdit son mari pendant son exil, que j'étais exilé aussi bien qu'elle, car je l'ai été trois fois en ma vie par le cruel Tarquin. Pendant cet exil je fus encore plus charmé de sa constance, que je ne l'avais été de sa beauté et comme la mélancolie avait rendu sa santé assez faible, elle avait peur de vous laisser sans appui. De sorte que

cette considération plutôt que celle de l'affection que j'avais pour elle, l'obligea de m'épouser secrètement comme vous le pouvez savoir d'un vieux sacrificateur qui vit encore, qui est présentement ici parmi les Saliens, car vous n'étiez pas alors auprès d'elle. Ce qui nous obligea à cacher notre mariage fut que si Tarquin l'eût su, il nous eût été impossible d'espérer jamais de revenir à Rome, parce que nous haïssant séparément, il nous eût encore haït davantage s'il eût su que nos intérêts étaient unis. Pendant ce mariage secret, et pendant que nous étions à Ardée, Plotine vint au monde et nous cachâmes sa naissance. Cependant, sa mère et la vôtre, mourut huit jours après, et ce sage vieillard que vous voyez étant notre ami particulier, prit soin de Plotine qu'il fit quelque temps après passer pour sa fille avec assez de facilité, parce qu'en ayant une à peu près de même âge qui mourut aux champs, il en cacha la mort et supposa Plotine à sa place, sans que j'en susse rien parce que je n'étais plus en ce lieu-là. Votre mère, en mourant, écrivit de sa main qu'elle laissait une fille et m'obligea de donner cet écrit à la grande Vestale, qui mourut il y a quelques jours, dont elle était amie particulière, afin qu'il demeurât entre ses mains une preuve indubitable de la naissance de Plotine. Aussitôt après, je fus obligé de partir d'Ardée, je revins à Rome où pour l'intérêt de mes affaires, j'épousai Sulpicie. Depuis cela vous savez que je fus obligé de m'enfuir, et d'aller chercher un asile à Carthage. En partant, j'écrivis à cet ami que j'avais à Ardée mais je n'en eus point de réponse. À mon retour, je m'informai de lui, et l'on m'apprit que l'on ne savait ce qu'il était devenu depuis la guerre que Tarquin avait eue contre les Toscans. Je sus bien qu'il avait laissé une fille mais comme ç'avait été depuis mon départ que la sienné était morte, je ne pensai pas que ce fût la mienne. Cependant, les dieux ont voulu que ce sage vieillard que vous voyez, après avoir été d'abord prisonnier de guerre, ait été depuis prisonnier d'état, durant un très grand nombre d'années, sans qu'on sût où il était, et ces mêmes dieux ont aussi permis que par le moyen d'Aronce il ait su de mes nouvelles, qu'il soit venu ici la première fois avec ce prince et qu'il ait à la fin été délivré par lui, pour venir obliger la sage Octavie qui est aujourd'hui la première des Vestales, de faire chercher cet écrit qui avait été confié à celle qui l'a précédée, et qui en mourant voulait assurément parler de Plotine, lorsqu'elle commença de dire une chose qu'elle n'acheva point, comme tout le monde l'a su. Ainsi, il est hors de doute que Plotine est votre sœur. Vous connaissez l'écriture de votre mère car vous devez avoir beaucoup de choses écrites de sa main. Personne n'ignore la condition et la vertu de celui qui a élevé Plotine, et vous êtes à mon avis assez persuadé de ma probité pour ne douter pas de ce que je dis. Cependant, je vous déclare que je ne prétends pas que Plotine diminue votre bien, je me charge de son établissement, et ce sage vieillard que vous voyez ne voulant pas absolument cesser d'être son père, m'a dit qu'il lui donne tout ce qu'il a. »

Clelius dit cela d'un air qui ne permit à personne de douter de ce qu'il disait, et puis Horace était si satisfait de voir qu'il avait une sœur qui pouvait le servir auprès de Clélie, qu'il était tout disposé à croire qu'il était son frère. Plotine était aussi fort aise de voir qu'elle était Romaine, fille de Clelius et sœur d'Octave et de Clélie. « Ce n'est pas dit-elle en souriant, que je n'eusse bien voulu ne savoir cela que dans quatre jours afin que mon nom n'eût pas été mis parmi ceux qu'on doit tirer au sort pour donner des otages à Porsenna !

— La chose n'est plus en cet état, ma fille, reprit Clelius, et il vous importe au contraire qu'il y soit, mais j'espère que les dieux vous exempteront de cette peine aussi bien que Clélie, que je souhaite fort qui ne soit pas du nombre des otages. »

Après cela, Octave fit un compliment à Plotine, Clélie fit la même chose, et toute la compagnie enfin, se réjouit avec elle de sa reconnaissance. Amilcar en particulier lui dit mille choses agréables, pendant que Clelius et ce vieillard d'Ardée tirant Horace à part, lui firent voir la lettre de sa mère à la grande Vestale, et lui éclaircirent si bien la chose, qu'il ne pouvait pas douter d'une vérité qui lui était si avantageuse. En effet, il ne douta plus du tout alors qu'il n'eût sujet de redoubler ses espérances. La fin de la guerre était proche, il savait bien que Porsenna n'avait pas changé de sentiments pour l'amour d'Aronce, il apprenait que Clelius était déjà son beau-père, qu'il avait une sœur qui était amie particulière de Clélie et qui devenait sœur de cette belle fille aussi bien que de lui. Horace abandonnant donc son cœur à la joie, la témoigna et par ses actions, et par ses paroles. Pour Clélie, quoiqu'elle aimât fort Plotine, elle eut une secrète douleur de cette aventure parce qu'elle vit Horace avoir encore plus de puissance dans l'esprit de Clelius, et qu'elle appréhenda que sachant qu'elle était sœur d'Horace, elle ne se rangeât de son parti. Cette aimable fille n'en usa pourtant pas ainsi, au contraire, ayant remarqué dans les yeux de Clélie une partie de ses sentiments, elle la sépara adroitement du reste de la compagnie, et l'embrassant avec tendresse : « De grâce ma chère sœur, lui dit-elle tout bas, n'allez pas me regarder froidement comme une sœur d'Horace qui voudrait prendre ses intérêts contre vous, car je vous déclare qu'en devenant sa sœur, je ne cesse pas d'être amie d'Aronce, et que je ne me servirai du droit que la nature me donne de lui parler librement, que pour lui dire que puisqu'il ne peut être aimé de vous, il ne doit pas chercher son bonheur au préjudice du vôtre, et je m'engage même à dire à mon père tout ce que vous n'oseriez lui dire. Mais après cela, aimez-moi comme auparavant, et même s'il se peut un peu davantage ?

— J'avais déjà tant d'amitié pour vous, répliqua Clélie, qu'il me serait difficile de l'augmenter, mais après ce que vous venez de me dire, je vous assure ma chère sœur, que si je ne puis augmenter mon

affection, j'augmenterai mon estime et que je vous servirai auprès de Sulpicie aussi ardemment que vous me servirez auprès d'Horace. »

Comme Clélie achevait ses paroles, Horace s'approcha de ces deux belles filles et prenant la parole en regardant Plotine : « Et bien ma chère sœur, lui dit-il, ne m'aidez-vous pas à vaincre l'opiniâtre fermeté de Clélie ?

— Non, mon frère, lui dit-elle, mais pour vous donner un conseil d'une bonne sœur, je vous confesserai d'essayer de vous vaincre vous-même. »

Elle en eût dit davantage mais Amilcar s'imaginant bien qu'il ferait plaisir à Clélie et à Plotine, de se mêler à la conversation d'Horace, s'approcha, et Anacreon aussi, pendant que Clelius achevait d'éclaircir à Cefonie, à Berelise, et à Clidamire, l'aventure qu'il venait de dire. De sorte que Plotine n'ayant pas changé d'humeur en changeant de condition, sourit après avoir rêvé un moment, et prenant la parole en regardant Clélie : « Je vous assure, lui dit-elle, que j'acquies aujourd'hui un avantage sur vous que je crains fort qui ne me soit désavantageux auprès d'Amilcar, car enfin, dans le même temps que je sais que je suis votre sœur aînée, puisque je suis d'un premier mariage, j'apprends aussi que j'ai pour le moins quatre ou cinq ans plus que je ne pensais avoir. En effet, mon miroir m'assurait, et il ne s'en fallait guère que je ne le crusse, que je n'avais pas plus de dix-neuf ans, cependant je conçois par ce que vient de dire Clelius, que j'en ai vingt-quatre !

— Ha ! aimable Plotine, reprit Amilcar, vous n'en aurez jamais pour moi que dix-sept, car tant qu'une femme me plaît je la trouve jeune. Et au contraire, je connais des filles de quinze ans, qui selon mes sentiments ont plus d'un siècle parce qu'elles ne me plaisent pas. Et puis, à dire les choses comme elles sont, vingt-quatre ans est bien souvent gage de la beauté parfaite, et où l'on peut le plus ordinairement trouver la beauté et la raison ensemble, car pour l'ordinaire, quand la raison vient la beauté s'en va. Cependant, il est certain que ces deux choses-là sont tout à fait bien ensemble. Mais après tout, il n'y a point de règle générale car il y a des femmes qui sont plus belles au milieu de leur vie qu'en leur première jeunesse, il y en a aussi qui sont plus folles à la fin de leurs jours, qu'au commencement de leur vie et il y en a d'autres en qui la raison se trouve dès l'enfance.

— Pour moi, dit Plotine en riant, je suis de celles-là, et je ne me souviens point de m'être vue sans raison, car dès ma plus tendre jeunesse j'ai connu que quelque jour je ne serais plus jeune.

— Je connais plus de cent femmes, dit Amilcar, qui n'en sont pas autant que vous.

— Vous avez raison, reprit-elle, mais je m'étonne que toutes les belles ne prévoient pas la fin de leur beauté. Cependant, j'en

connais aussi bien que vous qui croient qu'elles n'auront toute leur vie que dix-huit ans ; il est néanmoins assez aisé de juger que le temps passe bien vite. En effet, il me semble qu'il n'y a qu'un moment que j'étais enfant, de sorte que si je veux regarder l'avenir de la même manière que je regarde le passé, je verrai que dans peu de temps je ne serai plus jeune.

— Croyez-moi aimable Plotine, dit Amilcar, le passé et l'avenir ne se regardent pas également,

— Mais comment ce que vous dites se peut-il faire ? répliqua Plotine,

— Cela vient, reprit Amilcar, de ce que l'on voit clairement les choses passées, et qu'il y a une si grande obscurité dans l'avenir, que l'imagination ne pouvant la percevoir, se trompe et croit que ce qu'elle ne voit pas est fort éloigné. Si bien que comme on aime toujours à se tromper à son avantage, on voit la vieillesse si loin et on se flatte doucement qu'on ne craint pas même les choses qui doivent indubitablement arriver.

— Ce qui m'a encore persuadée, reprit Plotine, que j'ai eu de la raison de bonne heure, c'est que dès ma première jeunesse je haïssais fort la douleur, et j'aimais fort tout ce qui me pouvait plaire.

— Ce sentiment-là est si naturel, reprit Clélie, que je ne crois pas que vous en deviez tirer vanité, et je pense au contraire que l'usage de la raison est bien souvent de s'accoutumer à la douleur, et de refuser les choses agréables.

— Si ce que vous dites est vrai, répliqua Plotine, je ne serai de ma vie sage, car je ne puis guère refuser ce qui me plaît ni m'accoutumer à ce qui me fâche. »

Après cela, Clelius appelant Clélie, il lui dit qu'elle allât disposer Sulpicie à recevoir sa sœur, l'assurant qu'il lui avait dit la chose devant que de venir. Après quoi, il pria Cefonie de vouloir mener Plotine chez lui et en effet, cette aimable femme accompagnée de Berelise, de Clidamire, et de Plotine, et conduite par Clelius, fut chez Sulpicie, auprès de qui Clélie était déjà arrivée. Mais quoique Sulpicie respectât fort son mari, qu'elle estimât infiniment Plotine, et que Clélie lui eût dit la générosité de cette belle fille, il était aisé de connaître que dans le fond de son cœur, elle avait un secret dépit de voir que Clelius avait autrefois épousé une personne qu'elle avait haïe, et qu'il en avait une fille. Elle reçut pourtant fort civilement tout ce que Plotine lui dit en arrivant chez elle, et cette entrevue se passa comme elle se devait passer, entre des personnes d'esprit raisonnable. Cependant, celui qui avait servi à la reconnaissance de Plotine demeura aussi chez Clelius, qui pour témoigner plus d'amitié à Horace, prit Plotine par la main et regardant Clélie avec un air d'autorité : « C'est à vous présentement, dit-il à Plotine, à travailler

au bonheur de votre frère, et à faire que votre sœur m'obéisse de bonne grâce, dès que la paix sera conclue. »

Après quoi, il laissa ces deux belles filles sans leur donner loisir de répondre. Le lendemain le peuple ayant été assemblé, il confirma avec mille acclamations la délibération du sénat. De sorte que Lucilius et Telane eurent toute la satisfaction qu'ils pouvaient désirer. Le peuple ne voulut pas même consentir qu'ils retournassent tous deux vers Porsenna. Ainsi il fut résolu que Lucilius irait au camp et que Telane demeurerait à Rome pour assister au choix que le sort ferait des otages. En effet, le peuple qui souffrait ayant impatience de voir, selon l'exécution du traité, les passages ouverts et le Janicule remis en la puissance des Romains, on fut contraint de se hâter de peur de quelque sédition. Les consuls firent avertir tout ce qu'il y avait de femmes de qualité de conduire leurs filles dans le temple de Janus. Les choses étant en cet état, Horace emporté par sa passion, oubliant tout ce qu'il avait dit un jour à Clélie, fut trouver Clelius et prenant la parole : « Seigneur, lui dit-il, je viens vous faire une proposition que je connais bien qui a quelque chose qui pourra vous déplaire, mais s'agissant de votre intérêt et de celui du repos de toute ma vie, vous me devez pardonner. Vous savez, ajouta-t-il, que vous m'avez promis Clélie à la fin de la guerre, et que l'on doit tirer au sort pour avoir les otages que Porsenna demande. Cependant, s'il plaît à la fortune de choisir Clélie, elle ne sera de longtemps en votre puissance, puisqu'on ne restituera pas sitôt ce petit pays qu'on doit rendre au Roi d'Étrurie, car outre que semblables articles ne s'exécutent jamais promptement, la politique ne veut pas qu'on fortifie le parti de Porsenna que Tarquin ne soit entièrement détaché de lui. C'est pourquoi, Seigneur, pour empêcher Clélie d'aller en un lieu où vous seriez bien mari qu'elle allât, faites qu'elle change de condition, car si je l'épousais aujourd'hui elle ne serait plus demain exposée à la rigueur du sort, puisqu'il ne doit y avoir que des filles, et que les femmes n'y seront pas exposées.

— Je voudrais de tout mon cœur pouvoir faire ce que vous voulez, reprit Clelius, mais je ne le puis avec honneur, car il paraîtrait clairement que je précipiterais la chose pour n'exposer pas ma fille à pouvoir être donnée pour otage, ce qui serait indigne d'un véritable Romain. Mais comme j'espère que je ne serai pas assez malheureux pour me voir obligé de la laisser aller entre les mains de Porsenna, je vous promets de vous la faire épouser dès que le traité de paix sera exécuté. Mais du reste n'en parlons plus, car je ne veux pas qu'on puisse me reprocher d'avoir voulu me faire un privilège particulier, pour excepter ma fille d'une fâcheuse aventure où toutes celles de sa condition sont exposées.

En effet, la chose s'exécuta exactement le lendemain, et quelques dames romaines voulant par générosité témoigner qu'elles voulaient tout sacrifier pour leur patrie, menèrent même leurs filles à demi

malades au temple de Janus, de peur d'être soupçonnées de les vouloir dispenser de cette cérémonie. La généreuse Racilia y mena même la belle Hermilie sa nièce, qui portait sur le visage toute la douleur qu'elle avait de la mort de son illustre frère et de son amant, et sa douleur se renouvelant encore en cette occasion, parut en ce lieu-là d'une manière si touchante qu'elle attendrit le cœur de tous ceux qui la virent. Il est vrai qu'elle ne fut pas seule qui parut triste, car comme il n'y en avait pas une sur qui le sort ne pût tomber, il n'y en avait aussi pas une qui n'appréhendât d'en être, et qui ne trouvât quelque chose de dur d'aller dans un camp. Clélie, en son particulier, appréhendait assez d'être sous le pouvoir de Porsenna, Valerie craignait de s'éloigner d'Herminius, Plotine de quitter Rome et ses amies, et toutes en général d'aller seules entre les mains d'un prince ennemi. Mais enfin, toutes ces belles victimes étant rangées au milieu du temple de Janus qui était éclairé de cent lampes magnifiques, la grande vestale suivie de trois de ses compagnes, vint pour rendre la cérémonie plus célèbre, et vint avec tant de majesté et de si bonne grâce, qu'elle attira les yeux de toute l'assemblée. Les consuls se mirent au-dessous d'elle en ce lieu-là. Cependant, Clélie entre tant de belles personnes emporta l'avantage de la beauté ; Valerie quoique moins belle, ne parut pourtant guère moins aimable, Hermilie malgré son chagrin acheva de gagner le cœur d'Octave, Colatine parut aussi très belle à tous ceux qui la virent, et Plotine avec son air libre, naturel, et agréable, et cette aimable fraîcheur qu'elle avait sur le visage, augmenta l'amour d'Amilcar, de Telane, d'Acrise, de Sicinius, et même de Damon qui commençait de sortir. Valerie augmenta aussi la passion d'Herminius, d'Émile, de Spurius, et de Mutius, mais enfin, le sacrificeur ayant pris tous les noms de toutes ces filles de qualité dont le nombre était fort grand, il les mit dans une grande urne et après les avoir mêlées, il posa cette urne au pied de l'autel. Après quoi, offrant un sacrifice d'encens et de fleurs seulement, la grande vestale, au nom de toutes ces belles filles, offrit leur bonne volonté aux dieux afin que se soumettant toutes aux ordres du sort, toutes eussent part au mérite de cette action, et à la liberté de Rome. Octavie fit cela d'un air si noble qu'elle attira l'admiration de tout le monde. Ensuite, un jeune enfant s'étant approché de cette urne où tous ces noms étaient mêlés confusément, il en tira vingt l'un après l'autre. Le premier fut celui de Plotine qui sembla n'être reconnue pour Romaine que pour être donnée en otage à l'heure même. Le second fut celui d'une sœur de Flavie, le troisième d'une nièce de Spurius qui était fort belle, le quatrième d'Hermilie qui ne put s'entendre nommer sans avoir les larmes aux yeux, le cinquième de Valérie qui rougit lorsqu'elle entendit son nom, le sixième d'une fille du second consul, le septième de Colatine, le huitième d'une parente de Salonine, et le neuvième d'une nièce de Clelius. Après quoi, on en tira encore dix. De sorte que n'y en ayant plus qu'un, on croyait que Clélie n'en serait pas. Mais enfin, le ving-

tième billet ayant été tiré et ouvert, le nom de Clélie s'y trouva. Clelius en fut très fâché mais il cacha pourtant son déplaisir. Horace n'en put pas faire autant, et il parut assez dans ses yeux qu'il était au désespoir que Clélie allât au camp de Porsenna, parce qu'il craignit que sa vertu ne fléchît le cœur de ce roi, ou que si elle ne le fléchissait pas, elle ne fût pas bien traitée. Octave eut le cœur touché de voir Hermilie aussi affligée qu'elle était, aller dans une armée victorieuse, qui lui remettrait toujours dans la mémoire la mort de son frère et celle de son amant. Pour Mutius il ne fut pas trop marri que Valerie allât auprès de Porsenna, de qui il espéra d'être protégé, quoiqu'il eût voulu attenter à sa vie, mais Herminius et Émile en furent si affligés, que leur affliction consola Spurius de la douleur qu'il en eût eue, s'il eût pu ignorer qu'ils en étaient bien marris. Pour Amilcar, ne voyant pas dans les yeux de Plotine une douleur bien forte, et pouvant la voir dans le camp de Porsenna aussi bien qu'à Rome, il lui sembla que ce changement de vie lui donnerait une nouvelle amour, sans être obligé à changer de maîtresse. Telane fut fort aise de cette aventure, mais pour Acrise, Sicinius et Damon, ils en furent très affligés. Pour Clélie, elle ne savait au vrai quels sentiments elle devait avoir, sa modestie naturelle faisait toujours qu'elle ne pouvait pas n'avoir point de douleur d'aller au camp de Porsenna, mais d'ailleurs ses intérêts étaient si mêlés qu'elle ne pouvait les bien démêler. Elle n'était pas marrie de s'éloigner d'Horace, et elle était bien aise de penser qu'elle verrait Aronce, mais elle quittait Sulpicie, et elle allait sous la puissance de Porsenna avec qui elle jugeait bien que Tarquin ni Sextus n'étaient pas en état de pouvoir rompre entièrement, et qu'elle savait bien n'approuver pas l'amour qu'Aronce avait pour elle. Ce lui était pourtant une consolation d'avoir pour compagnes, Valerie, Plotine, Hermine, et Colatine, mais après tout, elle était fort triste aussi bien que ses amies, et l'intérêt public ne put obtenir autre chose de ces belles filles, que de se contraindre autant qu'elles purent, pour ne paraître pas fort affligées d'une chose qui servait à confirmer la paix. Dès que leurs noms furent tirés, on leur mit une couronne de fleurs sur la tête, on les obligea de remercier les dieux de les avoir choisis pour affermir la liberté de Rome. On tira aussi au sort les noms de ces vingt jeunes enfants de qualité, ensuite de quoi chacun s'en retourna chez soi, après qu'on eut résolu d'envoyer les otages dès que Lucilius serait revenu et que Porsenna aurait confirmé les articles de paix qu'on lui avait portés. Cependant, toutes ces belles filles se préparèrent à partir, et reçurent les adieux de leurs amants, de leurs amis, ou de leurs amies. Horace dit à Clélie tout ce que l'amour la plus forte peut inspirer, et tout ce que la jalousie la plus délicate peut faire penser. Mutius parla à Valerie avec plus de fierté qu'à l'ordinaire et comme un homme qui croyait qu'on ne lui pourrait rien refuser après avoir donné la paix à Rome. « Je sais bien cruelle Valerie, lui dit-il, que vous regardez ce que j'ai fait pour Rome comme si je l'avais fait

contre vous, mais peut-être changerez-vous de sentiments durant votre absence et cependant, vous me permettrez d'espérer que Publicola qui prend plus d'intérêt que vous au bien de la République me saura gré de ce que j'ai fait pour elle et ne voudra pas que vous me rendiez malheureux.

— Si mon père vous pouvait rendre heureux, répliqua-t-elle, sans manquer à sa parole et sans forcer ma volonté, il le ferait sans doute, et si je pouvais moi-même vous empêcher d'être malheureux sans me rendre malheureuse, je le ferais aussi par reconnaissance. Mais Mutius vous demandez une chose absolument impossible, ne conservez donc point d'espérance mal fondée dans votre cœur. Herminius est le seul homme du monde que je puis aimer, et si je pouvais n'être pas à lui, il faudrait encore que je fusse à Émile, et non pas à vous.

— Ha, cruelle Valerie ! s'écria Mutius, voyez de quoi est capable l'amant que vous méprisez, et appréhendez qu'il ne fasse contre ses propres ennemis ce qu'il a fait contre les ennemis de Rome.

— Comme vous prétendez avoir fait une belle action, reprit-elle, il y a lieu de croire que vous ne voudrez pas la ternir par une mauvaise, et puis à n'en mentir pas, les menaces ne me font jamais de peur.

— Vous prétendez donc, ajouta-t-il, que je meure désespéré et que je brûle éternellement sans espérer un moment de relâche dans mes tourments !

— Vous savez supporter le feu si constamment, répliqua-t-elle avec une raillerie un peu trop piquante, que vous êtes moins à plaindre qu'un autre. Mais enfin, Mutius, ajouta-t-elle, contentez-vous de la gloire que vous avez acquise, ne la ternissez pas par des menaces injustes, songez plutôt à l'ambition qu'à l'amour, et me laissez en repos.

— Je vous obéirai Madame, lui dit-il, et si je ne puis vous laisser en repos comme vous le désirez, j'emploierai contre moi la même main qui vient de donner la paix à Rome.

— Comme je suis toujours également équitable, reprit Valerie, je m'oppose à ce que vous voulez faire contre vous, comme je m'opposerais à ce que vous voudriez entreprendre contre un autre.

— Non, non, Madame, lui dit-il, je n'ai que faire de votre équité, et quand la fantaisie m'en prendra, je saurai bien me faire rendre justice. »

Voilà de quelle sorte Mutius se sépara de Valerie. Émile lui dit adieu comme un amant malheureux qui n'osait rien espérer, et Spurius comme un homme qui ne désespérait jamais de rien et qui croyait toujours que ce qu'on ne pouvait obtenir par mérite ou par force, on pouvait l'avoir par artifice. Pour Octave, son adieu avec Hermilie fut une déclaration d'amour si respectueuse que cette belle fille,

toute triste qu'elle était, ne put s'en offenser. Sicinius suivant son humeur dit adieu à Plotine en deux mots, Acrise au contraire, employa mille paroles pour ne lui dire presque rien, Damon qui avait su le dialogue qu'Amilcar avait fait pendant qu'il était malade, lui parla plus contre son rival qu'il ne lui parla de sa passion, et pour Amilcar il lui dit qu'il la conduirait au camp et qu'il aiderait Telane à l'escorter. Colatine n'avait point d'amant à Rome qu'elle regrettait ainsi elle n'eut peine à dire adieu qu'à ses amis, et à ses amies. Berelise et Clidamire furent bien affligées de voir partir toutes ces belles personnes, et Anacreon le fut autant qu'elles. Il est vrai que le mal d'Artemidore les occupait fort. Elles l'allaient voir très souvent, tantôt avec Sulpicie, Racilia, ou Cefonie mais avec cet avantage pour Berelise, qu'Artemidore malgré son mal, remarquait que cette belle fille avait plus d'inquiétude de ses blessures, que Clidamire. Il la voyait plus triste et plus négligée, et voyait en l'autre plus d'artifice que de véritable douleur. Cependant, Lucilius étant revenu et ayant rapporté la confirmation de la paix malgré tout ce que Tarquin et Tullie avaient négocié pour la rompre, on se prépara à envoyer les otages. En effet, le lendemain au matin, tous ces jeunes enfants qui devaient être donnés en otages, furent conduits au pied du Janicule et ces vingt belles filles conduites par leurs parents furent remises entre les mains des consuls qui leur ayant fait préparer des chariots magnifiques, les firent escorter par Horace, Octave, et Herminius, avec des troupes qui les accompagnèrent jusqu'au pied du Janicule. Mais en y allant, tout le peuple fit mille vœux pour leur conservation. En ce lieu-là, Lucilius et Telane envoyèrent les ordres de Porsenna pour faire ouvrir les passages, et firent la même chose à ceux qui gardaient le Janicule. Après quoi, les troupes qui gardaient ce poste commencèrent de filer vers le camp du Roi d'Étrurie, dans le même temps que celles qui suivaient Horace, Octave et Herminius, s'emparaient du poste que les autres abandonnaient. Ce fut alors que ces vingt jeunes enfants, et ces vingt belles filles, étant mis sous la puissance de Lucilius et de Telane, commencèrent de marcher jusqu'à un endroit où les troupes de Porsenna qui sortaient du Janicule tenaient ferme, jusqu'à ce que ces otages fussent arrivés. En se séparant des troupes romaines, Horace s'approcha du chariot où était Clélie, Herminius du même où était Valérie, Octave de celui où était Hermilie et les autres amants qui avaient suivi, de ceux où étaient celles qu'ils aimaient. Mais pour Amilcar il suivit Lucilius et Telane, et fut toujours auprès du chariot de Clélie où était Plotine. Cependant, comme il fallait assez de temps devant que les troupes de Porsenna eussent décampé et que celles de Rome se fussent emparées du poste que les autres quittaient, tous ces chariots où étaient ces filles, étaient arrêtés dans une grande prairie à la tête de ces troupes, qui se mettaient en bataille à mesure qu'elles descendaient. Ainsi, ces belles filles s'entretenaient entre elles, ou parlaient avec Amilcar qui allait tantôt vers l'une et tantôt vers l'autre. Elles

avaient eu dessein d'être assez négligées, mais on leur avait ordonné au contraire de se parer, afin d'attirer plus de respect et d'être plus dignes d'être présentées au Roy d'Étrurie, auprès de qui on ne doutait pas que Galerite et la Princesse des Leontins ne fussent quand on les lui présenterait ; de sorte qu'elles n'avaient jamais paru plus belles. Clélie, Valerie, et Plotine étaient dans un même chariot, Hermilie et Colatine dans un autre, chacune ayant suivi son inclination. Amilcar étant donc auprès de Clélie, de Valerie, et de Plotine, leur disait qu'il avait un grand avantage d'être Africain en cette occasion, « Car enfin, leur disait-il, je puis vous accompagner partout, au lieu que si j'étais Romain je n'oserais vous suivre aujourd'hui parce que la gravité romaine ne voudrait pas que j'allasse dans le camp ennemi que les choses ne fussent tout à fait pacifiées. Mais comme je me fais des privilèges particuliers partout où je suis, je vais hardiment trouver Porsenna comme si j'étais otage.

— Tout de bon, reprit Plotine, vous l'êtes plus que vous ne croyez, car à parler sincèrement, toutes les fois que vous donnez votre cœur à quelque belle, c'est toujours à condition qu'elle vous le rendra.

— Ha ! malicieuse Plotine, s'écria-t-il, si vous étiez aussi longtemps entre les mains de Porsenna que mon cœur sera entre les vôtres, vous ne rentreriez jamais dans Rome,

— Je vous assure, lui dit-elle, que quoique j'espère bien qu'on rendra bientôt à Porsenna ce petit coin de terre qu'on a autrefois usurpé sur lui, et que par conséquent le traité étant accompli, il nous renverra bientôt à Rome, je ne voudrais pas jurer que votre cœur ne sortît de mon pouvoir, devant que je sorte de celui de Porsenna. Mais quoiqu'il en soit, dit-elle, ce n'est pas présentement de quoi il s'agit et dites-moi seulement si vous connaissez un homme à cheval que je vois qui vient ici, qui a ce me semble l'air fort étourdi, et qui est suivi de cinq ou six autres qui ne paraissent guère plus sages. »

Clélie et Valerie ayant tourné la tête de ce côté-là, virent que c'était l'infâme Sextus qui poussé par son inclination qui l'attirait toujours où il y avait des femmes, venait insolemment de son quartier voir qui étaient celles que le sort avait choisies. Car encore que Tarquin fût fort mécontent de Porsenna, il ne le témoignait pas, et ne rompait point tout à fait avec lui, espérant toujours qu'il arriverait quelque chose qui romprait la paix. Dès que Clélie et Valerie eurent reconnu Sextus, elles firent un grand cri et détournèrent les yeux. Telane qui était à la tête des troupes, pendant que Lucilius donnait les ordres partout, les rassura pourtant un peu, jugeant bien que Sextus n'était pas en pouvoir de rien entreprendre contre elles. De sorte qu'elles se remirent et se contentèrent de le saluer d'un air fier et froid, qui faisait assez connaître que s'il n'eût pas été fils de roi, elles ne lui auraient pas rendu cette civilité. Cependant Sextus qui ne considérait jamais rien que son plaisir, trouva Clélie si belle en ce moment-là, que son ancienne passion se réveilla dans son

cœur, pour cette belle personne. Il la regarda avec émotion et s'approchant de son chariot avec empressement, il adressa la parole à Amilcar, avec le même enjouement qu'il eût pu faire du temps qu'il était dans Rome. « Je le confesse Amilcar, lui dit-il, j'avais tort autrefois de soutenir les beautés brunes contre les beautés blondes, puisqu'il est certain que je n'ai jamais rien vu et que je ne verrai jamais rien de si beau que Clélie. »

Le discours de Sextus faisant souvenir Clélie et Valerie de la pitoyable mort de Lucrèce parce que ç'avait été pour soutenir la beauté de cette vertueuse femme qu'il avait parlé contre les blondes, elles en rougirent de colère et Clélie prenant la parole : « Non, non Seigneur, lui dit-elle, ne vous donnez pas la peine de me louer, et sachez qu'il n'y aurait pas une voie plus sûre pour m'obliger à me déplaire à moi-même, que de me faire connaître que je vous plairais. C'est pourquoi si vous m'en croyez, éloignez-vous d'ici. Aussi bien, ajouta-t-elle, ne crois-je pas que ce soit un fort grand plaisir pour vous de voir rendre le Janicule aux Romains.

— Quand on vous voit, reprit Sextus, on ne songe guère à ses malheurs !

— Mais Seigneur, interrompit Amilcar, je ne sais si ce n'est point un nouveau malheur pour vous que de voir Clélie en l'état où sont les choses, c'est pourquoi je pense qu'il serait bon que vous voulussiez bien la contenter.

— Allez, Seigneur, allez ! interrompit Valerie qui ne put se retenir, allez cacher vos crimes en quelque lieu si éloigné de Rome, que vous n'y puissiez jamais rencontrer pas une amie de Lucrèce. Mais en quelque lieu que vous puissiez aller, souvenez-vous qu'il n'y a point de moment où cent mille personnes ne vous haïssent.

— Je me moquerais bien de leur haine, reprit-il sans s'emporter, si j'étais aimé d'une seule,

— Si vous voulez l'être de quelqu'un, répliqua Valerie, allez en quelque lieu où l'on ne vous connaisse pas et où vous changiez toutes vos inclinations, car si vous ne le faites, vous serez chassé de partout comme vous l'êtes de Rome, et souvenez-vous que c'est la plus fidèle amie de Lucrèce qui vous prédit aujourd'hui que vous serez toujours aussi malheureux que vous êtes criminel.

— Comme il y a des plaisirs partout, reprit-il, je compte l'exil pour rien.

— Les plaisirs, reprit Plotine, ne sont pas trop pour les exilés !

— Non, pas pour les avarés et les ambitieux, répliqua-t-il, mais il y en a partout pour ceux qui les cherchent et qui les préfèrent à toutes choses. »

Pendant que Sextus parlait ainsi, Amilcar fit signe à Telane de l'inquiétude que donnait la présence de ce prince à ces belles filles, de sorte que pour les en délivrer, il commanda qu'on fît avancer les

chariots, car aussi bien précisément dans ce temps-là, toutes les troupes du Janicule étaient arrivées. Ainsi Telane faisant mettre les chariots au milieu d'elles, il fallut que Sextus s'en retournât à son quartier. Mais devant que de s'éloigner du chariot où était Clélie, « Sachez, lui dit-il avec une audace sans égale, que je ne perds pas l'espérance d'être heureux, et qu'après avoir perdu Rome pour Lucrèce, je serais encore tout prêt de perdre cent royaumes pour vous si je les avais. »

Après cela, Lucilius ayant joint Telane, tout marcha vers le quartier de Porsenna. Lorsque ces belles filles y furent arrivées, Lucilius fut prendre l'ordre de ce prince pour les lui présenter ; mais Porsenna ayant su que Clélie était parmi elles, il ne les voulut pas voir, et envoya chercher le Prince son fils, afin qu'il ne les pût entretenir, donnant ordre qu'on les mît dans des tentes, qu'on les y servît bien et qu'on les gardât soigneusement. Cependant, Aronce qui avait été averti par Telane que Clélie était parmi les otages, avait fait agir la Princesse des Leontins, pour obliger Galerite de venir ce jour-là au camp. Et il avait si bien fait prendre garde quand ces chariots arriveraient, qu'il se trouva justement à l'endroit où ils firent halte, pendant que Lucilius allait recevoir les ordres de Porsenna. Il s'était paré ce jour-là plus qu'à l'ordinaire, quoiqu'il fût en habillement de guerre. Son cheval était noir à crins blancs, ses plumes étaient blanches, isabelles, noires et bleues, il avait une écharpe des mêmes couleurs rattachée sur l'épaule avec un mufle de lion d'or enrichi de grands diamants. La garde de son épée était de même, et Aronce enfin était de si bonne mine en cet état-là, qu'il attirait les regards de tout le monde. Aussi fut-il regardé très favorablement de Clélie, qui fit bien voir que la vue de la personne aimée embellit dans le premier instant qu'on la voit après une absence, car dès qu'elle aperçut Aronce ses yeux en devinrent plus brillants, son teint en parut plus incarnat, la joie augmenta la grâce de sa bouche, et tous les charmes de son visage en devinrent plus inévitables. Aronce de son côté ne put dans ce moment songer à toutes les suites que pouvait avoir cette entrevue, et s'abandonna de telle sorte à la joie, que descendant de cheval, il fut droit à Clélie qui descendit de son chariot aussi bien que ses compagnes, car elle était heureusement en un endroit où elle le pouvait commodément, parce qu'il y avait un grand et bel arbre fort touffu à dix pas de son chariot. « Eh ! Madame, lui dit-il après l'avoir saluée et celles qui la suivaient, m'est-il permis d'avoir de la joie de vous voir en un lieu où je ne suis pas le maître ? Cependant en vain me défendriez-vous d'en avoir, car il m'est impossible de vous regarder sans sentir un plaisir que je ne vous saurais exprimer.

— Celui que j'ai de vous revoir Seigneur, répliqua Clélie, m'apprend assez qu'on ne dispose pas des premiers sentiments de son cœur selon que l'état de sa fortune le voudrait, car bien que je sois

toujours fort malheureuse, je suis ravie de vous pouvoir dire que je suis toujours la même, pourvu que vous ne soyez pas changé,

— Ha, Madame, ce que vous me dites n'est pas obligeant, s'écria Aronce, et vous ne m'estimez pas assez si vous ne vous en repentez point. »

Après cela, Clélie dit à Aronce que Plotine était sa sœur et qu'encore qu'Horace fût son frère, elle était toujours son amie, de sorte qu'il se fit une conversation fort tendre et fort pleine d'esprit entre ces aimables personnes. Comme ils en étaient là, Lucilius vint apporter les ordres de Porsenna mais si précis que par amitié il conseilla au prince de ne s'y opposer pas, et de n'irriter point le roi. Cet ordre affligea sensiblement Aronce, Clélie, ses compagnes, et Amilcar qui s'en était approché mais il fallut pourtant obéir. Ainsi, Clélie, Valerie et Plotine, rentrèrent dans leur chariot après qu'Aronce accompagné d'Amilcar, eut dit à l'admirable personne qu'il aimait, qu'elle ne craignît rien et qu'il mourrait plutôt que de lui manquer de fidélité. Aronce étant monté à cheval et les chariots commençant de marcher pour conduire ces belles filles aux tentes qui leur étaient destinées, elles virent paraître une troupe de dames à cheval qui était la plus galante du monde et qui suivait un magnifique chariot qui allait fort lentement, dans lequel était la Reine d'Étrurie, n'ayant auprès d'elle que Melinthe et une très belle et très aimable personne nommée Hersilie. Celle qui était à la tête de ces dames, était la Princesse des Leontins, son cheval était blanc avec une étoile noire au front, son habillement était d'une étoffe volante argent et bleu, la forme en était agréable et avantageuse, elle portait pendu à une belle écharpe qui était rattachée avec un nœud de diamants, un petit arc d'ébène garni d'or, et un carquois de même orné de pierreries. Ses cheveux frisés à boucles négligées étaient nonchamment épars sur ses épaules. Si bien qu'ayant sur la tête un grand nombre de plumes dont les couleurs étaient douces et bien assorties et dont l'ordre irrégulier, s'il est permis de parler ainsi, faisait une agréable confusion, on pouvait dire que jamais cette princesse n'avait paru plus belle qu'elle le parut ce jour-là. Elle était suivie d'Aurelise, de Terentia, d'Amiclée et de plusieurs autres dames bien faites et glamment habillées. Dès qu'Aronce vit cette belle troupe, après avoir quitté Clélie, il fut au-devant de la Reine d'Étrurie et de la Princesse des Leontins pour leur demander leur protection pour cette belle fille. Cependant, les chariots de ces vingt belles Romaines, que le sort avait choisies pour otages, ayant pris à droite en tirant vers le Tibre, n'étaient pas si éloignés que Clélie ne pût discerner le magnifique habillement de la Princesse des Leontins, et qu'elle ne vît de quel air respectueux Aronce l'avait abordée car il était vrai que dans l'envie que ce prince avait qu'elle protégéât Clélie, il s'approcha d'elle avec un respect extraordinaire. De sorte que Clélie ayant le cœur rempli d'une nouvelle tendresse pour Aronce qu'elle venait de voir, et touché de la douleur que l'ordre rigoureux

de Porsenna avait mis dans son âme, eut l'esprit si troublé qu'elle ne put s'empêcher de donner des marques de son inquiétude. Elle changea de couleur plusieurs fois, elle eut toujours la tête tournée du côté qu'était la Princesse des Leontins tant qu'elle la put voir, et elle soupira même fort tristement. Mais ce qui acheva de l'inquiéter fut qu'en avançant la tête, elle entendit un de ceux qui l'escortaient, qui parlant à un autre à demi haut, lui dit en montrant Aronce : « Voilà notre prince bien occupé avec sa nouvelle maîtresse. »

Ces paroles furent à peine entendues par Clélie, que malgré qu'elle en eût, la jalousie s'empara aussi subitement de son cœur que l'amour s'était emparé une heure auparavant de celui de Sextus. Mais pendant que ce trouble secret s'excitait dans son âme, Plotine et Valerie raisonnaient sur cet ordre de Porsenna. Elles ne laissèrent pourtant pas de s'apercevoir du changement qui était arrivé dans les beaux yeux de Clélie. Si bien que prenant la parole : « D'où vient cette nouvelle tristesse, dit Valerie à cette belle personne, et quel sentiment peut-il vous avoir passé dans l'esprit ? Car enfin, bien que l'ordre de Porsenna ait quelque chose de rude, après tout, nous sommes délivrées d'une cérémonie assez fâcheuse puisque nous ne serons point présentées à ce prince. De sorte que ne croyant pas qu'il ose violer le droit des gens, ni nous maltraiter, je ne vois pas bien la cause de cette excessive mélancolie qui paraît dans vos yeux, — Pour moi, ajouta Plotine, je suis du sentiment de Valerie, c'est pourquoi si vous m'en croyez ma chère sœur, ne vous abandonnez point au chagrin,

— Quand on abandonne son cœur à la jalousie, reprit-elle en rougissant, il n'est pas possible de ne l'abandonner point à la douleur,

— Mais comment pourriez-vous être devenue jalouse en si peu de temps ? répliqua Plotine. »

Clélie se voyant pressée par ses amies, leur dit ce qu'elle avait entendu, et ce qu'elle avait remarqué. « Mais ne savez-vous pas, dit Valerie, qu'Aronce laisse croire qu'il est amoureux de la Princesse des Leontins, afin que Porsenna ne lui parle point d'épouser la fille du Prince de Cere ?

— Je sais ce que vous dites, répliqua Clélie, mais je sais que la Princesse des Leontins est infiniment charmante, que je suis malheureuse, et qu'il n'est pas impossible qu'Aronce croyant qu'il ne peut m'épouser, n'ait laissé toucher son cœur à la beauté de cette princesse, car pour moi je sens bien que si j'étais homme je ne pourrais m'empêcher de l'aimer.

— Ha ! ma chère sœur, s'écria Plotine, vous ne croyez que vous aimeriez cette princesse si vous étiez homme que parce que présentement vous avez une grande disposition à ne l'aimer pas. Cela veut dire en un mot, que la jalousie qui veut vous la faire haïr, vous la

fait paraître encore plus aimable qu'elle n'est quoiqu'elle le soit beaucoup. Mais enfin vous êtes injuste, car après tout ce qu'Aronce a fait pour vous, vous le soupçonnez trop légèrement,

— Non, non, reprit Valérie, ne blâmez pas tant Clélie, car quand on aime ardemment et que l'on est malheureuse, il est bien aisé que la jalousie naisse sans sujet, et il n'y a assurément que ceux qui ne savent point aimer qui ne sont pas jaloux légèrement. »

Ces belles filles dirent encore plusieurs choses de cette nature, jusqu'à ce qu'elles fussent arrivées aux tentes qui leur étaient préparées, où on les reçut avec magnificence et avec respect. En effet, Lucilius et Telane firent servir ces vingt belles filles qui étaient données pour otages, avec tous les soins imaginables, et n'oublièrent rien de tout ce qui leur pouvait témoigner qu'ils étaient les plus honnêtes gens du monde. Mais en même temps, n'osant pas désobéir à Porsenna, ils les firent garder soigneusement. Cependant, ce prince s'imaginant qu'il y avait eu de la fourbe au choix des otages, et qu'on avait exprès envoyé Clélie dans son camp dans l'espérance de le fléchir, et d'augmenter par sa présence l'amour qu'Aronce avait pour elle, en avait l'esprit fort irrité, et contre les Romains, et contre Aronce, qu'il soupçonna d'avoir eu part à la chose. Néanmoins, le voyant arriver avec la Princesse des Leontins, il ne sut plus qu'en penser. Comme Galerite et cette princesse avaient l'esprit disposé à servir Aronce, dès quelles furent auprès de Porsenna elles lui parlèrent de la joie qu'elles avaient de voir la paix si avancée, et lui demandèrent pourquoi il n'avait pas vu les otages. « C'est, reprit-il, parce qu'on a envoyé parmi elles la personne du monde qui me hait sans doute le plus. Cependant, ajouta-t-il en regardant Aronce, je vous défends absolument de la voir, ni d'avoir nul commerce avec elle.

— Seigneur, reprit ce prince affligé, l'ordre que vous avez donné pour faire garder ces belles Romaines est si précis, que je n'aurai nul mérite de vous obéir, mais s'il m'est permis de répondre quelque chose qui soit opposé à vos sentiments, je vous supplierai de considérer qu'il n'y a rien qui doive être plus sacré que des otages.

— J'en tombe d'accord, reprit Porsenna, et c'est pour cela que je veux qu'on les garde si soigneusement. »

Aronce jugeant alors que Galerite et la Princesse des Leontins lui rendraient plus d'office s'il n'y était pas que s'il était présent, se retira et lui laissa, en effet, la liberté de le protéger en protégeant Clélie. Elles n'osèrent pourtant parler à Porsenna de cette belle fille en particulier, mais seulement de toutes ses compagnes et d'elle en général. D'abord, le Roi d'Étrurie voulait que personne ne les vît, mais ces princesses lui représentèrent si fortement que cela ferait un mauvais bruit dans Rome, et qu'on les croirait prisonnières, qu'il céda à leur avis, se contentant seulement d'ôter au Prince son fils, la liberté de les voir. Ainsi il leur donna à elles-mêmes la permission de les vi-

siter. Cependant, le Prince Titus qui aimait toujours passionnément Colatine, fut du quartier de Tarquin à celui de Porsenna pour tâcher d'avoir la liberté de la voir. Sextus qui était redevenu éperdument amoureux de Clélie, y fut aussi avec le même dessein, et la fière Tullie qui avait toujours dans l'esprit le dessein de nuire à quelqu'un et de faire servir toutes choses ou à sa vengeance, ou à son ambition, cherchait dans son esprit si fertile en inventions de méchanceté, ce qu'elle pourrait faire pour empêcher l'exécution de la paix, ou pour tourmenter, du moins, Clélie. Tarquin en son particulier au milieu de ses malheurs, pensait encore à Clélie, et apprit avec quelque consolation qu'Aronce n'avait pas la liberté de la visiter. Le lendemain que ces belles Romaines furent au camp de Porsenna, la Reine d'Étrurie et la Princesse des Leontins les furent voir, mais comme en y allant elles rencontrèrent Sextus, elles ne purent l'empêcher de les y accompagner, quoiqu'elles lui eussent dit tout ce qu'elles purent pour cela. Pour le Prince Titus, il était si aimé dans tous les deux partis, qu'elles souffrirent sans peine qu'il fût de cette visite, et comme la curiosité était grande de voir ces vingt belles Romaines, ces princesses furent accompagnées de la généreuse Melinthe, de l'aimable Hersilie, d'Amiclée, d'Aurelise, de Terentia, et de beaucoup d'hommes de qualité. Comme ces belles Romaines avaient été averties par Lucilius et par Telane de la visite qu'elles devaient recevoir, elles s'étaient parées ce jour-là, et Clélie par un sentiment jaloux, et pour plaire à la Reine d'Étrurie, n'avait rien oublié de tout ce qui la pouvait faire paraître aimable. Ainsi, la seule Hermilie avait une négligence qui témoignait bien qu'elle n'avait pas songé à plaire. Mais comme elle était belle, jeune, et propre, elle ne laissait pas d'être fort bien. Aussi peut-on dire qu'on n'a jamais rien vu de plus beau que de voir ces vingt belles filles, aller recevoir à l'entrée de leurs tentes la Reine d'Étrurie. Car le sort les avait si heureusement choisies, qu'il n'y en avait pas une qui ne fût, du moins, très agréable. Valerie, Clélie, et Plotine, étant à la tête de cette belle troupe, la première comme étant fille du premier consul, parla au nom de toutes ses compagnes lorsqu'elle salua Galerite. « Si mes compagnes et moi avions eu la liberté de faire notre devoir, Madame, lui dit-elle de fort bonne grâce, nous aurions eu l'honneur d'aller saluer votre majesté dès que nous la vîmes arriver au camp mais, Madame, comme nous ne disposons pas de nous, vous êtes sans doute assez équitable pour ne nous accuser pas de manquer au respect que nous vous devons. »

La Reine d'Étrurie reçut fort civilement ce que lui dit Valerie, et répondit de même ; mais ce fut pourtant presque sans y penser car la Princesse des Leontins lui ayant d'abord fait remarquer Clélie, elle la regarda avec tant d'admiration, qu'elle ne put s'empêcher de donner des marques avantageuses de ce qu'elle en pensait. En effet, dès qu'elle eut achevé de répondre à Valerie elle se tourna vers la Princesse des Leontins, et prenant la parole : « On fait tort à la beauté

de Clélie, lui dit-elle, car assurément elle surpasse toutes les louanges qu'on lui donne, et je ne crois pas qu'on la puisse jamais assez louer. »

À peine Galerite eut-elle dit cela, que tous ceux qui l'accompagnaient voyant qu'il leur était permis de dire ce qu'ils pensaient, louèrent si hautement Clélie qu'elle en rougit, si bien que la modestie l'embellissant encore, elle confirma tout le bien qu'on disait d'elle. Ensuite, Galerite voulant lui parler, après avoir loué toutes ces belles filles en général, la sépara des autres et l'entretint quelque temps pendant que la Princesse des Leontins, Melinthe, Hersilie, et les autres dames, parlaient à Valerie, à Plotine, et à ses compagnes. Pour le Prince Titus il entretenait Colatine qu'il n'avait point vue depuis qu'il était sorti de Rome, et pour Sextus il ne parlait à personne, et regardait Clélie avec tant d'attention, qu'il était aisé de voir qu'il n'avait pas plus aimé la malheureuse Lucrèce qu'il aimait alors cette belle fille. Amilcar qui avait suivi la Reine d'Étrurie, se mêlait à la conversation de la Princesse des Leontins et de Plotine, Telane faisait la même chose, Aurelise et Terentia admiraient ces belles Romaines, et Valerie et ses compagnes leur rendant louanges pour louanges, cette première conversation se passa en civilités réciproques. Cependant, Clélie parla si à propos à Galerite, qu'elle fut aussi charmée de son esprit que de sa beauté. Elle ne voulut pourtant pas lui parler d'Aronce, mais elle l'assura en général qu'elle la protégerait en toutes choses, et qu'elle aurait toujours sujet de se louer d'elle. Après quoi, se tournant vers les autres Romaines, la Princesse des Leontins s'approcha de Clélie avec l'intention de l'assurer qu'elle la servirait de tout son cœur et de lui rendre compte des sentiments qu'Aronce avait pour elle. Mais dans ce moment-là Sextus s'étant approché d'elle, il lui fut impossible d'exécuter son dessein, joint que Clélie lui parut si froide que cela l'embarrassa assez. Elle pensa pourtant un moment après, que la présence de Sextus causait sa froideur, de sorte qu'espérant bien la voir souvent, elle ne s'empressa pas davantage à l'entretenir en particulier. Au contraire, croyant qu'elle lui ferait plaisir d'éloigner Sextus, elle feignit d'avoir quelque chose à dire à ce prince et se mit, en effet, à lui parler bas. Un moment après, la Reine d'Étrurie s'étant retirée, elle ne put faire autre chose que dire à Clélie qu'elle la reverrait bientôt. Mais quoiqu'elle dît cela d'un air fort obligeant, la secrète jalousie que cette belle fille avait dans l'âme fit qu'elle lui répondit avec quelque froideur, mais pourtant avec assez de civilité. Cependant, la Reine d'Étrurie, en s'en retournant, ne parla que de la beauté de Clélie et des charmes de son esprit. Sextus en paraissait si transporté, qu'il ne pouvait s'empêcher de dire des choses qui faisaient voir qu'il en était fort amoureux, et tous ceux qui avaient accompagné Galerite en étaient si satisfaits, que tout le monde la louait avec empressement. On loua aussi fort ses compagnes, et quoique les belles n'aient pas trop à louer celles qui portent cette avantageuse quali-

té, Aurelise, Terentia, de toutes les autres, avouèrent qu'on ne pouvait rien voir de si beau que Clélie, et qu'après elle, Valerie, Plotine, Hermilie, et Colatine, étaient les plus charmantes personnes du monde. Lorsque Galerite arriva à sa tente, elle apprit que la cruelle Tullie était en conférence particulière avec Porsenna, et elle l'apprit par Aronce qui en avait de l'inquiétude. Elle en eut aussi bien que lui, car elle connaissait assez de combien d'artifices dangereux cette personne était capable. Mais pour le consoler elle lui parla si avantageusement de Clélie, qu'il en fut, en effet, en quelque sorte consolé. « Vous avez raison Aronce, lui dit Galerite, de préférer Clélie à tout le reste du monde, car ayant de la naissance, de la vertu, de l'esprit, la plus grande beauté qui fut jamais, et de l'inclination pour vous, je ne trouve rien à désirer pour votre bonheur, que le consentement de Porsenna.

— Ha, Madame, s'écria Aronce, que ce consentement est difficile à obtenir !

— Je l'avoue, reprit Galerite, mais je suis pourtant persuadée que si le roi voyait Clélie, il serait plus aisé de le fléchir, et c'est pour essayer de l'y faire résoudre, que j'ai dessein de demeurer durant quelques jours au camp. »

Aronce remercia Galerite du dessein qu'elle avait, et pria ensuite la Princesse des Leontins de lui aider à tâcher de faire en sorte que Porsenna vît Clélie. Au sortir de chez la reine il vit ce prince qui lui parut assez rêveur, il apprit par quelques officiers du roi qui lui étaient fidèles, que lorsque Tullie l'avait quitté, Porsenna lui avait dit que pourvu qu'elle lui tint sa parole, il lui tiendrait la sienne, et que cette princesse s'en était allée avec un visage assez content. Cependant, le malheureux Aronce ne pouvant voir Clélie, lui écrivit de la manière du monde la plus passionnée, et obligea Titus, Tелane, et Amilcar, de lui dire tous les jours cent choses de sa part. En ce même temps, la liberté d'aller de Rome au camp étant établie, excepté pour les Romains qui avaient suivi Tarquin, la Princesse des Leontins fut voir le Prince son frère, qui était un peu mieux, et Herminius, Horace, Octave, Émile, Zenocrate, Anacreon, et beaucoup d'autres, se firent présenter à Porsenna afin d'avoir la liberté de visiter ces vingt belles filles qui avaient été données en otages. De sorte que la conversation fut alors très agréable, et chez la Reine d'Étrurie, et chez la Princesse des Leontins, et dans les tentes où étaient ces belles Romaines. Pour Mutius, il avait l'esprit si irrité de la dernière conversation qu'il avait eue avec Valerie, qu'il n'y voulut pas aller, et on le voyait même fuir le monde, être inquiet et rêveur, quoique la gloire qu'il avait acquise dût lui donner beaucoup de satisfaction. En ce temps-là, le Prince de Messene se vit réduit à l'extrémité, mais en mourant il fit avertir Themiste qu'il pouvait aller recevoir la récompense de sa fidélité et que quelques jours auparavant il avait arrêté un homme qui avait ordre de lui porter une

lettre du Prince de Syracuse, et une de la Princesse Lindamire, qui lui apprenaient qu'il pouvait s'en retourner. Et en effet, Themiste apprenant cette agréable nouvelle et voyant la guerre finie, se disposa à partir dès qu'il serait guéri de la blessure qu'il avait reçue au bras. La mort du Prince de Messene et le bonheur de son rival, servant alors à la conversation de tout le monde, il arriva que Clélie et Plotine voyant Zenocrate assez chagrin, la dernière lui demanda s'il prenait quelque intérêt particulier à cette aventure. « Hélas ! Madame, lui dit-il en soupirant, je n'en prends qu'à mes propres malheurs dont la félicité et les infortunes d'autrui me remettent également le souvenir dans l'esprit,

— Il faut pourtant, reprit Clélie, qu'il vous soit arrivé quelque chose de fâcheux depuis peu, car le simple souvenir de malheurs éloignés ne donne pas la mélancolie que je vois dans vos yeux,

— Quand on en appréhende encore de plus grands à l'avenir, répliqua Zenocrate, il est aisé de paraître triste. »

Ensuite de cela, Valerie ayant interrompu cette conversation pour dire quelque chose en particulier à Clélie, Plotine la continua, et pressa tant Zenocrate de lui dire ce qu'il avait, qu'il lui avoua qu'il était effroyablement jaloux, sans lui avouer pourtant qui était la personne qu'il aimait. Ensuite de quoi, Plotine dit à Clélie ce que Zenocrate lui avait avoué. Une heure après, la Princesse des Leontins étant arrivée, Clélie entendit qu'Amiclée dit en passant à Zenocrate, « Vous avez tort, et plus de tort que vous ne pouvez vous l'imaginer. » Elle remarqua même que la Princesse des Leontins rougit en regardant Zenocrate et que la mélancolie de Zenocrate augmenta en voyant la Princesse des Leontins. Si bien que rapportant toutes ces choses, elle devina que Zenocrate aimait cette princesse, et qu'Aronce lui donnait de la jalousie. Cette pensée augmenta de telle sorte celle qu'elle avait déjà, qu'elle fut contrainte de feindre de se trouver un peu mal, de peur qu'on ne remarquât le changement de son humeur. Cependant, elle eut une si grande curiosité de savoir au vrai les aventures de la Princesse des Leontins, qu'elle pria Plotine et Valerie de l'engager à les leur dire, et en effet, ces deux belles filles agirent avec tant d'adresse après que Zenocrate s'en fut allé, qu'elles la portèrent à ce que Clélie désirait. « Ce que vous souhaitez de moi, leur dit cette charmante princesse, est plus difficile à vous accorder que vous ne pensez, mais le moyen de refuser une chose possible à trois personnes aussi aimables que vous ? Et puis à n'en mentir pas, je prévois bien qu'en peu de jours on saura ce que j'ai si soigneusement caché. Cependant, ajouta-t-elle, il faut que ce soit Amiclée qui vous raconte ce que vous voulez savoir, car je vous avoue que je n'aurais pas la force de vous dire beaucoup de choses dont le simple souvenir me fait rougir, quoiqu'elles ne soient pas criminelles. Clélie, Valerie et Plotine ayant consenti à ce qu'elle voulait, elle s'en alla, et laissa Amiclée avec ces trois belles filles qui

étant alors seules dans leur tente, la conjurèrent de vouloir leur apprendre bien au long, tout ce qui regardait la Princesse des Leontins, et en effet, suivant l'ordre qu'elle en avait reçu, elle commença de parler de cette sorte :

HISTOIRE DE LA PRINCESSE LYSIMENE

Si vous ne connaissiez pas la Princesse des Leontins, je commencerais sans doute son histoire par son éloge, afin de vous intéresser dans ses malheurs, mais comme vous n'ignorez pas qu'elle est très belle et très aimable, qu'elle a infiniment de l'esprit et du mérite, et que sa vertu surpasse encore tous ses charmes, il ne me reste qu'à vous apprendre ses malheurs, afin de lui attirer votre compassion, et qu'à vous conter ses aventures pour vous la faire davantage admirer. Je ne m'amuserai pas même trop à vous décrire quelle était la cour de Leonte quand nous y étions, et je vous dirai seulement en passant, qu'il n'y en avait point de plus agréable en toute la Sicile, quoique comme vous le savez il y en ait un grand nombre et que ce soit aujourd'hui un des lieux du monde où il y a le plus de politesse. Comme le pays est beau et très fertile, que l'air y est agréable, et que la liberté y est assez grande, on y mène assurément une vie assez douce. Mais il faut avouer que durant les premières années de la vie de la Princesse Lysimene, la cour de Leonte était encore plus agréable qu'elle ne le peut être aujourd'hui, car enfin lorsque les principales personnes d'une cour ont l'esprit bien fait, leur exemple rend tous ceux qui sont au-dessous d'eux plus polis et plus honnêtes gens. Le feu Prince de Leonte était assurément un prince fort accompli, et la Princesse de Leonte sa femme, avait toutes les qualités qui peuvent faire admirer une personne de sa qualité. Aussi peut-on assurer que la Princesse Lysimene lui ressemble autant qu'Artemidore ressemble au feu Prince de Leonte son père. Celui qui règne aujourd'hui a sans doute quelques qualités qu'on doit louer, car il a de l'esprit et du cœur, mais il est naturellement défiant, jaloux avec excès de son autorité quand il ne le faut pas être, et a même quelque inclination à être cruel. Mais pour en revenir à la Princesse Lysimene, vous saurez que dès son enfance, elle fut très aimable et qu'à douze ans elle fut le plus grand ornement de la cour. On croyait alors qu'elle n'avait qu'un frère, car il faut que vous sachiez qu'Artemidore à l'âge de dix ans, avait été pris par des pirates comme le Prince de Leonte l'envoyait en Grèce, sous la conduite d'un sage gouverneur appelé Cleanthe, pour y être élevé jusqu'à l'âge de dix-huit ans et que depuis cela on n'avait point entendu parler. De sorte que lorsque le Prince son père, mourut, Lysimene demeura sous l'autorité du Prince de Leonte son frère, qui règne aujourd'hui. Il est



Madeline de Scudéry
(1607 - 1701)

Pendant qu'Aronce s'estimait le plus malheureux de tous les hommes, il y avait des moments où Horace jouissait de toute la douceur que la gloire peut donner, et même de toute celle que donne l'espérance à un cœur véritablement amoureux. Il avait la joie d'être satisfait de lui, qui est le plus sensible plaisir qu'une personne raisonnable puisse avoir. Il avait rendu un service signalé à sa patrie quoiqu'Aronce l'eût désarmé, sa dernière action le consolait de ce malheur et Clelius lui étant si favorable, il pouvait raisonnablement penser que la fin de la guerre serait le commencement de sa félicité. Car il voyait alors tous les Romains si fortement résolus de se bien défendre, qu'il ne voulait pas se persuader qu'il fût possible à Porsenna de prendre Rome. En quelque lieu qu'il allât, il avait sujet d'être content, excepté auprès de Clélie qu'il trouvait toujours avec une égale insensibilité pour lui.

